

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

L'IMAGINATION

(SUITE ET FIN)

IV

Un mot seulement sur l'intervention de l'imagination dans l'art, à chacun de ces deux points de vue.

Parlons d'abord de ce qui est demandé à l'imagination du spectateur; nous montrerons ensuite à quel rôle elle est appelée chez l'artiste.

Tout le monde connaît l'histoire du fameux tableau du peintre Timante, histoire si souvent citée chez les auteurs anciens. On raconte, comme chacun le sait, que, désespérant dans la représentation du sacrifice d'Iphigénie, de rendre la douleur d'Agamemnon comme elle aurait mérité d'être exprimée, il jeta un voile épais sur le front de ce père infortuné, laissant ainsi à chacun toute latitude pour se figurer de lui-même l'immensité de cette douleur et le désespoir de son expression.

Il n'a pas manqué de gens pour féliciter le peintre de s'être esquivé et d'avoir ainsi repassé sa tâche à la bonne volonté de tout un chacun. C'est ainsi qu'opine le critique Laharpe, et il ne faut pas trop lui en vouloir, s'il admire tant cette ressource, dont il aurait été peut-être le premier à faire usage. Pour peu qu'on s'engageât dans cette voie, il n'y aurait absolument plus d'art, et, dans le fait, il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne se contentât pas d'écrire au bas d'une page vide le titre d'un tableau absent, sous le prétexte également plausible de laisser à ceux qui pourraient contempler cette surface muette, le soin de la remplir au gré de leur caprice, ou dans la mesure de leur puissance. Pour rappeler ici une plaisanterie célèbre, si l'on écrivait au bas d'un panneau ces simples mots : *Le passage de la mer*

Rouge, il serait facile d'évoquer à son gré ou la fuite éperdue des Israélites, ou la meute ardente des Égyptiens, les flots suspendus des deux côtés, comme deux montagnes liquides, ou la grande mer rendue à son équilibre et roulant dans cette tempête inouïe les chevaux, les chars et les cavaliers.

Cette façon étrange de concevoir l'art aboutirait tout simplement à le supprimer. Ce qui constitue la tâche de l'artiste et ce qui fait la grandeur de son œuvre, c'est précisément la puissance avec laquelle il conçoit le sentiment à rendre, l'habileté et le succès avec lesquels il arrive à les incarner.

Est-ce à dire pour cela qu'il lui sera jamais donné, quelque chef-d'œuvre qu'il enfante, de faire passer dans le marbre ou sur la toile toute la délicatesse et toute l'étendue du sentiment qu'il a entrepris de traduire? Il ne faut pas même y penser, et la nature des choses y met un obstacle absolu. Vous n'avez qu'à prendre par la pensée les vierges les plus remarquables que les grands peintres chrétiens ont représentées debout ou assises au pied de la Croix. Il n'en est peut-être pas deux qui se rencontrent précisément au même point de cette douleur. Ce grand désespoir de mère a passé par des phases bien différentes, depuis le jour où accomplissant déjà ce sacrifice prophétique dans le silence de son cœur, elle contemplait d'un œil de mélancolie les premiers jeux et les premiers travaux de l'enfant divin, jusqu'au moment où elle regut dans ses bras ce corps défiguré, pour le livrer au repos passager du sépulcre. Ce qui constitue précisément la grandeur, la beauté, le mérite de l'art, c'est qu'en mettant sous nos yeux un seul et unique aspect,

le peintre ou le sculpteur réussissent à nous faire voir ce qui a précédé ou ce qui doit suivre. La pose de l'Apollon Pythien suffit pour nous raconter son combat et sa victoire, alors qu'il a attaqué et détruit le serpent; le mouvement de la Diane chasseresse, qui reporte en arrière son bras élégant et nerveux, nous montre déjà le vol mortel de cette flèche à peine touchée; et lorsque le gladiateur mourant s'appuie d'une main sur le sol, avec tant de calme et de dignité pour y répandre son sang, le spectateur entrevoit, sous ce front pensif et résigné, le souvenir lointain de la patrie absente, la mémoire des grandes forêts de la Germanie, auxquelles la guerre et la servitude l'ont arraché.

Il y a donc, dans toute la force du terme, une collaboration entre l'artiste et celui qui contemple son œuvre. Tandis que le spectateur n'a devant les yeux qu'un épisode, qu'un aspect, qu'un instant fugitif, il est très-certain qu'il est emporté bien au delà de ces limites étroites. Son imagination entend le premier sanglot, elle se représente tour à tour ou l'heureuse paix qui préludait à cette catastrophe, ou le morne désespoir qui doit survivre au premier paroxysme de cette douleur.

Cette intervention du témoin, complétant par une collaboration invisible l'œuvre qui lui est offerte, n'est pas seulement évidente dans les arts plastiques. On ne se contente pas de frissonner devant un paysage d'hiver, de baisser les yeux devant le Moïse de Michel-Ange, ou de se sentir ému d'une douce confiance à l'aspect des Vierges de Raphaël, les véritables amateurs de musique vous diront qu'au moment même où l'orchestre fait silence, ils poursuivent au dedans d'eux-mêmes les accords interrompus; qu'il se produit en eux une sorte de musique mystérieuse et idéale, dégagée des tons grossiers dont on peut marquer la note; et c'est précisément ce concert surhumain que la musique matérielle a le don et le devoir d'évoquer: ce sont ces accords faits pour l'âme et non pour les oreilles, qui représentent le côté le plus suave et le plus expressif de l'art extérieur.

Ces remarques, qu'on peut varier et multiplier à l'infini, se trouvent expliquer précisément la jouissance vraiment supérieure qu'on éprouve à goûter une œuvre d'art. Il y a là, sinon la puissance d'un enfantement et le mérite d'une création, tout au moins un développement inattendu de nous-mêmes, une vue plus profonde, plus exquise, mieux sentie des choses de la nature ou du cœur, et, par conséquent, une espèce de contentement idéal qui constitue le plus noble épanouissement de la nature humaine, à savoir l'agrandissement de notre être par son activité, et la conscience intime de cet agrandissement.

V

Le rôle de l'imagination de l'artiste, lorsqu'il procède à l'enfantement de sa création, n'est pas le même que chez le spectateur qui la contemple.

De la même façon que, dans une œuvre plastique, nous rétablissons ce que nous ne voyons pas, à côté de ce que nous voyons, l'amour et le sourire de la mère à côté de ses larmes et de son désespoir lorsqu'elle tient le cadavre de son enfant sur ses genoux, tout de même l'artiste aperçoit dans la nature des formes, des arrangements, des expressions qui n'y sont point en réalité. Ce qu'il représente sur la toile, ce n'est point le modèle qui pose devant lui ou le paysage qui se déroule en effet sous ses yeux. Aucune femme, aucun homme ne reproduit dans sa personne les proportions exactes que la statuaire donne à ses chefs-d'œuvre. L'art n'est pas en effet une copie de la nature, et s'il en imite les types fondamentaux, il donne en même temps à ces formes un achèvement et une perfection dont nous chercherions vainement le modèle autour de nous.

Toutefois, si l'imagination de l'artiste est tenue de dépasser les limites des données sensibles, elle n'est point libre de procéder au hasard. De la même façon que l'imagination matérialiste ne perd point de vue les intérêts qu'elle est appelée à servir, de la même façon encore que l'imagination scientifique a pour loi suprême la découverte de la vérité vers laquelle le raisonnement la guide, à son tour l'imagination idéale est appelée, dans l'ordre de l'art, à contempler au-dedans d'elle-même le type éternel de la beauté invisible auquel elle rapporte, par une comparaison incessante, les imparfaites beautés d'ici-bas.

C'est précisément parce que les réalités sensibles languissent auprès de ce monde idéal, que l'artiste se trouve en mesure de donner naissance à une création nouvelle. A l'aspect de tout ce qu'il rencontre de plus suave et de plus accompli, il ne peut se défendre d'un sourire mélancolique. C'est qu'il lui suffit de fermer les yeux et de regarder au-dedans de lui-même, pour y voir apparaître des horizons plus majestueux, des formes plus parfaites, des sourires plus divins; et lorsqu'il entreprend de fixer sur la toile, ou d'incarner dans le marbre les lignes d'un paysage ou la pose d'un modèle, il consulte tour à tour deux visions bien distinctes, dont chacune lui ouvre un jour sur un monde différent: la vision des sens, simple prétexte et guide lointain de ses pensées; la vision esthétique qui lui permet d'apercevoir le beau en soi et de s'en inspirer, pour répandre la vie et la flamme dans cette nature sans expression.

Le malheur est que beaucoup d'artistes n'atteignent point à cette hauteur et ne cherchent pas même à s'y élever. Leur imagination n'est point assez puissante ni assez pure, pour transfigurer ainsi les réalités qu'elle rencontre, et pour domi-

ner le monde des sens de toute la hauteur de l'idéal. Ils se contentent alors de raffiner sur la réalité elle-même et de la faire, non pas plus belle, mais plus voluptueuse. Au lieu de lui communiquer cet attrait céleste qui élève l'âme, ils ajoutent encore à ses séductions les plus dangereuses. Le mal et la corruption se trouvent ainsi débarrassés du dernier obstacle qui pouvait encore nous en séparer; ils perdent ce je ne sais quoi de hideux et de sordide dont notre cœur pouvait être soulevé, alors même que notre volonté avait déjà faibli. C'est ainsi qu'un art criminel rend au mal je ne sais quelle dignité et quelle grâce : c'est ainsi qu'il couvre la honte de ces abaissements par je ne sais quel prétexte et quelle théorie, comme si l'on pouvait faire de l'art pour l'art et non pas de l'art pour mettre la beauté elle-même au service du bien.

VI

Si les couleurs, les sons et les substances matérielles semblent s'animer à la voix de l'imagination et lui obéir pour traduire par des œuvres durables le monde qu'elle a rêvé, il faut bien reconnaître que cette expression de la pensée demande, pour devenir un tableau, une statue, un édifice, des efforts bien prodigieux et un travail inaccessible à la plupart des hommes. En outre, l'imagination ne saurait exprimer à l'aide des arts qu'un seul côté de notre vie, et, il faut bien le dire, un côté étroit et borné.

La vie de l'âme est autrement féconde et multiple : elle change d'aspect avec une inconcevable rapidité; mais quelque multipliés que soient les événements de la vie, quelque accentués que puissent être les vicissitudes par où elle passe, l'imagination ne cesse jamais de se représenter, à côté de son existence propre, une existence différente dans laquelle les événements auraient été combinés d'une façon tout autre. De même que l'artiste corrige sur le modèle un trait défectueux, arrondit un angle trop saillant, colore une surface inanimée, tout de même le poète et le romancier reprennent en sous-œuvre le tissu même de notre vie; ils en refont la trame; et au lieu de cette réalité qui s'impose aux facultés et au caractère de l'homme jusqu'à lui demander les plus durs sacrifices, ils évoquent, par une invention magique, un monde complaisant et obséquieux qui se prêterait de lui-même à nos désirs, et dans lequel nous prendrions des développements inouïs. Ici, l'instrument n'est plus rebelle ni la matière résistante : la pensée se porte d'un seul bond aux distances les plus lointaines; elle accomplit sans effort les évolutions les plus prodigieuses; et tandis qu'il faut à l'artiste des mois et des années, pour mettre la dernière main à la statue qui se tient debout devant nous, ou au portrait sur le-

quel sourit une tête de femme, nous voyons aisément passer, comme les atomes dans un rayon de soleil, tout un monde d'évocations gracieuses dans l'éclair de notre pensée.

Il en va ici de la littérature comme des beaux-arts, et l'intervention de l'imagination peut apporter dans notre vie, ou une lumière qui l'éclaire et une flamme qui l'échauffe, ou bien, au contraire, un goût du chimérique et du malsain, qui enlève toute énergie à notre courage et toute pureté à nos aspirations.

Le roman paraît être le vrai type de la littérature dangereuse. C'est là surtout que se révèle d'une manière plus manifeste les périls auxquels nous expose l'emploi subalterne de notre imagination. Quoi de plus naturel que de métamorphoser la vie au gré de ses désirs, pour la rendre, non pas plus morale et plus héroïque, mais plus commode et plus appropriée à ce que nous pouvons souhaiter ou admirer! N'est-il pas bien facile de la débarrasser, par un simple acte de notre pensée, de toutes ces souffrances qui sont des épreuves et de tous ces efforts qui sont des devoirs? N'est-il pas trop aisé de combiner par la pensée des circonstances telles que, non-seulement nos qualités s'épanouissent d'elles-mêmes, mais que nos défauts, même les plus patents, prennent un air de qualités et de perfections? Nous nous disons, tout en savourant ces récits qui nous excusent et qui nous flattent, que s'il manque quelque chose à nous-mêmes et si nous n'avons pas atteint notre point culminant, c'est que nous avons étouffé dans un milieu trop étroit dont il ne nous était pas donné de pouvoir, selon l'amplitude de nos besoins, reculer les limites inexorables. La responsabilité morale se trouve ainsi déplacée : elle passe de l'homme qui devient une victime à Dieu qui se transforme en tyran. Nous sommes ainsi dispensés, à nos propres yeux, de toute obligation comme de tout remords, et la vie nous apparaît comme une lutte impossible, dans laquelle le destin aurait prononcé d'avance contre nous.

C'est ainsi que la littérature, comme l'art, peut être détournée de ses voies. L'imagination se pervertit; et, bien qu'elle garde encore dans une certaine mesure le sentiment du beau, elle refuse de le mettre au service du bien : elle le fait tourner à la révolte, semblable à un homme qui retournerait contre lui-même l'épée de chevalier dont il avait été armé.

VII

La grande et haute littérature, celle qu'on appelle à juste titre la littérature de l'idéal, n'est pas autre chose que la représentation de la vie dans l'ordre du devoir, et une véritable transfiguration de nous-mêmes.

Tandis que la littérature inférieure nous laisse

tels que nous sommes, ou, ce qui est bien pire encore, nous représente avec nos défauts agrandis; tandis qu'elle reporte tout son effort de création sur le monde qui nous environne pour le plier à notre fantaisie et le conformer à notre caprice, la littérature idéale procède d'une façon tout opposée. Elle laisse le monde tel qu'il est, sachant, encore plus par les conseils de la raison que par les amertumes de l'expérience, jusqu'à quel point la force inexorable des choses est en dehors, sinon des avidités de notre désir, au moins des atteintes de notre pouvoir. En revanche, il est un monde où la puissance de l'âme ne connaît pas de bornes, et dans lequel il est donné à l'imagination d'atteindre des profondeurs inouïes. Il n'est besoin en aucune façon que les situations changent et que les proportions de la scène s'agrandissent, pour donner à l'homme intérieur les dimensions d'un héros: il suffit d'introduire par la pensée dans nos actions, la plupart du temps si pâles, si insignifiantes, si abandonnées, des motifs supérieurs qui les relèvent, une puissance de réflexion qui les accentue, une énergie de volonté qui les agrandisse. Alors on peut dire, dans toute la force du terme, que la réalité s'idéalise. Au lieu de concevoir le bien d'une façon vague et indéterminée, au lieu de le regarder comme une de ces apparitions lointaines qui reculent devant un regard et s'évanouissent devant un geste, nous utilisons notre imagination à nous concevoir, de toutes nos forces, différents de ce que nous sommes en effet, c'est-à-dire doux et patients jusqu'au sacrifice, en même temps que vaillants jusqu'à l'héroïsme; et cette même imagination, qui nous montre au dedans de notre âme cet autre nous-même que nous ne sommes pas et que nous pouvons cependant devenir, évite de nous décourager et de nous plonger dans un désespoir d'inertie. Elle a le don heureux et supérieur de nous faire aimer ce modèle qu'elle propose à notre admiration; et,

tout en nous défendant, au nom de l'humilité, l'espérance de l'atteindre, elle nous impose, au nom du devoir, l'obligation de le poursuivre.

C'est ainsi que s'achève, sur ces hauts sommets, l'œuvre la plus exquise et la plus profitable de l'imagination. L'homme qui poursuit ainsi au dedans de lui-même l'œuvre de la sainteté et de la perfection accomplit, sans qu'il en ait conscience et sans qu'il y prenne garde, une création semblable, si l'on veut, à celle des artistes et des poètes, mais bien supérieure en réalité. Il ne s'agit plus ici de cette beauté purement idéale qui s'incarne à nos yeux dans une forme immobile comme le marbre, ou fugitive comme le son, ni de ce remaniement arbitraire de la vie, qui la plie au caprice de nos désirs et la recommence à son gré dans la pure région des possibles. Il ne s'agit plus de refaire le monde soit par le travail de la main qui communique à la matière des formes plus exquises, soit par les complaisances de la pensée qui prête aux événements une tournure plus favorable et à nos efforts un succès plus entier. Lorsque l'homme tourne les puissances et les élans de son imagination vers l'idéal du bien, ce n'est pas le monde qu'il devrait être et ce qu'il n'est point en réalité. L'homme intérieur qu'il cherche à reconstituer sur le modèle de l'homme idéal. Il se représente avec une force et une vivacité incomparables ce qu'il devrait être et ce qu'il n'est point en réalité. L'imagination joue alors son véritable rôle dans l'ordre moral. Ce n'est plus cette faculté à la fois présomptueuse et dédaigneuse, qui prenait si aisément le monde en pitié et qui soupirait avec tant d'audace après ses chimères: l'imagination mise au service du bien rend une âme à la fois humble et vaillante: humble, lorsqu'elle se compare à la perfection dont elle a en elle-même un sentiment si vif et si délicat; vaillante, lorsqu'elle se pénètre de la sainteté de ses devoirs et qu'elle s'anime d'amour et de courage pour les remplir.

Antonin RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA HOLLANDE PITTORESQUE

PAR HENRY HAVARD

Nous avons parlé d'un premier ouvrage de l'auteur dans lequel il a décrit, d'une plume habile, ces villes mortes aujourd'hui, mornes, dé-

sertes, et qu'animait une vie si puissante lorsque les flots du Zuyderzée baignaient leurs assises et leur apportaient les tributs du commerce du monde entier: aujourd'hui il nous parle encore de la Hollande, ce pays tant visité et si peu connu; il nous introduit dans le cœur même de la contrée, dans les recoins du territoire où se

sont conservés l'esprit et les mœurs d'autrefois ; il nous fait visiter la curieuse et antique Zélande, le Brabant septentrional, tant de fois labouré par les guerres ; la province d'Utrecht, si aristocratique, la province de Hollande, qui donne son nom au pays tout entier et qui atteste, mieux qu'une autre, l'indomptable énergie de ses enfants, toujours en lutte contre la mer et qui se sont servis de leur redoutable ennemi, de cet Océan qui les menace sans cesse, pour aller porter jusqu'aux extrémités du monde le drapeau triomphant des Provinces-Unies. C'est là que l'on retrouve les anciens usages, les vieilles coutumes, les antiques maisons et les traditions du passé, toutes ces choses originales qui n'ont plus de longues années de vie, car la banalité gagne les peuples avec les chemins de fer et les modes de Paris. La Bretagne perd sa vieille langue et ses beaux costumes ; les femmes normandes ont troqué leurs hennins et leurs dentelles contre de petits chapeaux, et bientôt les femmes hollandaises abandonneront le *kap-oor*, cette belle couronne de leurs aïeules, pour quelque ridicule toquet de chien coiffé, et ces changements extérieurs dénoncent le profond changement des mœurs et des idées. Il faut donc se hâter de visiter ces vieilles contrées, si on veut les voir sous l'aspect qui leur fut propre. M. Havard et ses deux amis parcourent d'abord la Zélande, cet archipel des Pays-Bas, où, depuis plus de mille ans, la liberté et le travail ont élu domicile : la liberté s'est retranchée dans ces îles, le labeur les a rendues fécondes, et le bonheur paisible, la richesse honorable habitent ces belles campagnes.

« Il faut, dit l'auteur, avoir navigué sur ces mers intérieures enveloppant dans leurs multiples replis cette profusion d'îles aux formes étranges, pour saisir le charme intime de ce pays unique, et l'invincible attraction qui attire les Zélandais au sol instable de leur mobile patrie. A voir ces grandes lignes vertes et planes, à peine émergeant des flots blonds, et ceignant d'un ruban d'émeraude l'horizon fluide, on se croirait sur un grand lac bordé de jardins, éternellement calme et tranquille... Tout est paisible dans ce tableau, tout invite au repos, il n'y a qu'à se laisser exister, c'est à peine si on se sent vivre... Tout à coup, on se souvient ! Cette tranquillité apparente n'est qu'une amère fiction : ces îles, ces villes, ces villages sont à la discrétion des flots, il suffirait d'une tempête pour que tout fût englouti. Alors, à travers cette vie agreste, idyllique, on entrevoit une existence de luttes incessantes : la vie de tout un peuple dépend de la solidité de ces minces rubans qui enveloppent ces îles verdoyantes ; une digue rompue, tout est perdu !... »

Et ce péril même attache au sol ses habitants énergiques et laborieux. Ils défendent pied à pied contre la mer leur pays et leurs propriétés, et ils

cultivent avec amour cette terre toujours menacée. Les descriptions que fait M. Havard de ces îles plantureuses et charmantes donneraient envie d'aller élever une tente parmi ce peuple honnête, poli, sage, bienveillant ; au milieu de ces campagnes qui ressemblent à un beau jardin, au bord de cette mer, tantôt si douce, tantôt si terrible. D'autres dangers sont bien proches de nous, et ceux-là n'ont jamais la figure aimable. Les mœurs de ce peuple sont très-douces, très-hospitalières ; dans toutes les fermes, l'étranger est bien accueilli ; on lui offre du thé et on lui montre un empressement sans obséquiosité, que nos bons paysans ne connaissent plus. On le voit, le livre de M. Havard, en ramenant la pensée vers les malheureux pays soumis à l'empire des révolutions, fait naître des comparaisons mélancoliques.

Il poursuit son voyage de la façon la plus intéressante, descriptions pleines de vie, réflexions spirituelles et justes, anecdotes piquantes affluent sous sa plume. Je lui reprocherai même quelques-unes de ces anecdotes, exactes peut-être, mais qui rappellent trop vivement ces *magots hollandais*, ces peintures de Jean Steen ou de Téniers, que Louis XIV ne goûtait pas. C'est la seule critique que l'on puisse adresser à ce joli livre, qui donne aux gens libres et bien portants le désir des voyages, et qui dédommage, par l'exactitude de ses récits, ceux qui sont contraincts, comme dit la fable, de *garder le coin du feu* (1).

M. B.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE KARR

Je ne ferai qu'une critique à ce charmant volume, œuvre d'une plume bien chère à la jeunesse chrétienne, son titre un peu lourd, traduction trop fidèle du titre anglais. Le récit est dramatique, élevé, touchant : il rappelle une des plus cruelles persécutions qui aient atteint la malheureuse terre d'Irlande, œuvre inique qui est connue dans l'histoire sous le titre de la grande transplantation irlandaise, alors que, sous le règne de Cromwell, nobles et paysans, hommes, femmes et enfants, étaient transportés de force dans les possessions américaines : leur seul crime était leur fidélité à leur foi et à leur pays. Un récit mouvementé met en action ce souvenir historique, et nous croyons que toutes nos lectrices s'intéresseront à la douce Margaret (2).

(1) Paris. Chez Plon, rue Garancière. — Un beau volume avec gravures et cartes : 4 fr. franco.

(2) Collection Lecoq, 90, rue Bonaparte. — 2 fr. franco.

PRIMAVERA

PAR M. MARYAN

Nous constatons avec un vif plaisir les progrès que signale chaque nouvel ouvrage de l'aimable auteur qui se cache sous ce pseudonyme. Le roman que nous annonçons aujourd'hui offre un vif intérêt, et il est écrit d'une plume élégante et sûre; c'est un roman, car ce n'est pas dans la vie de tous les jours que les jeunes filles, orphelines et pauvres, arrivent, après quelques épreuves courageusement supportées, à partager la fortune et la couronne d'un pair des Trois-Roya-

mes; ce n'est aussi que dans les romans que toutes les perfections, vertu, esprit, talents, science même, se joignent à une beauté céleste sur une tête de vingt ans; mais une fois admises ces invraisemblances, le récit vit, palpite, et se fait lire d'autorité jusqu'au bout. Et c'est une bonne lecture, car tous les sentiments exprimés par l'auteur sont élevés et généreux; nous la recommandons à nos abonnées et je crois qu'elles nous en remercieront (1).

M. B.

(1) Un volume, chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 2 fr. 25 franco.

MALHEUR ET BONHEUR

(SUITE ET FIN)

Qu'arriva-t-il? Les vingt-cinq ans passèrent sur cette jolie tête blonde, et quand fut venue cette terrible trentaine, si généralement redoutée, elle se décida tout à coup à entrer en ménage, dans des conditions beaucoup moins avantageuses que toutes celles qui s'étaient offertes pendant dix ans. De peur de rester vieille fille, elle se mit, comme on dit vulgairement, la corde au cou. Il en est résulté de pénibles froissements. Sa nature, indépendante et amie du bien-être, a beaucoup souffert d'une vie mesquine; ses talents ont été enfouis sous les préoccupations de la maîtresse de maison et de la mère de famille. Elle a fait tout ce qu'elle devait faire, la pauvre enfant, mais elle l'a fait péniblement. Elle n'a manqué à aucun de ses devoirs, mais cette existence sombre, enfermée, contrainte, entièrement contraire à ses goûts, a flétri ce qui lui restait de beauté, et même a compromis cette santé qui m'était si précieuse! Oui, je demeure convaincue que, placée dans un autre milieu, plus en rapport avec ses aptitudes, notre chère Christine fût parvenue à un âge avancé.

— Quoi! vous avez eu la douleur de la perdre?

— Hélas! Bien peu de temps après la naissance de sa dernière fille, cette petite Jeanne que vous voyez, Christine a succombé! Nous avons pris la chère enfant avec l'intention de l'élever, si Dieu nous en laisse le temps. Mais serons-nous plus heureux? Ah! si vous saviez comme la continuité du malheur m'a rendue craintive!

Je ne marche plus qu'en tremblant. Enfin, puissé-je réussir dans cette œuvre dernière, ce sera ma seule consolation et celle de mon pauvre Léo, le meilleur des hommes, que notre mauvais destin a écrasé comme moi, si ce n'est plus encore.

L'intelligente aïeule de Marguerite était trop bonne pour ne pas compatir bien sincèrement aux douleurs d'une autre mère; cependant, elle ne pouvait admettre qu'une fatalité aveugle se fût attachée aux pas de madame Mahé, et tout en la plaignant, elle constatait intérieurement qu'elle-même avait pris soin de se préparer, tout le long de son existence, des mécomptes, des ennuis et des larmes.

Les deux enfants, qui ne s'occupaient nullement d'une conversation fort au-dessus de leur âge, avaient le temps de faire connaissance, et s'amusaient ensemble. Marguerite se prêtait avec gentillesse aux fantaisies aimables de sa compagne, se réservant de revenir toujours au jeu du solitaire, car elle avait le désir bien arrêté d'y réussir, et sa bonne petite tête, habilement formée par la direction de ses parents, ne se faisait pas illusion sur les moyens à prendre: se donner de la peine, et y mettre de la suite. Jeanne était de plus en plus étonnée qu'on pût, à huit ans, chercher une solution quelconque; pour elle c'eût été s'ennuyer. Elle ne concevait pas l'idée de la satisfaction que donne, à tout âge, la difficulté vaincue.

Cependant le voyage touchait à sa fin. On ap-

prochait de Paris par ces côtés gracieux que présente le parcours du chemin de fer d'Orléans. La station de Choisy-le-Roi venait d'être signalée. Marguerite, qui avait la louable curiosité des enfants disposés à l'étude, demanda pourquoi on appelait ce petit pays Choisy-le-Roi? Sa grand-mère, qui ne perdait jamais l'occasion de lui répondre, lui traça en quelques mots la physiologie historique de ce lieu, simple rendez-vous de pêcheurs au treizième siècle, devenu à travers quatre cents ans de fluctuations le site préféré de la petite-fille d'Henri IV, mademoiselle de Montpensier, qui s'y fit construire un château. Dans cette belle et riante demeure, la turbulente fille de Gaston d'Orléans pleurait la disgrâce du duc de Lauzun, cherchait à obtenir de Louis XIV sa mise en liberté, et l'achetait en sacrifiant aux influences du moment, sans se douter que le duc, froid et léger, ne conserverait même pas pour elle le plus simple sentiment de reconnaissance.

Glissant, bien entendu, sur l'amère philosophie de ces souvenirs, l'aïeule raconta succinctement que Louis XV avait plus tard aimé Choisy, allant volontiers oublier les soucis et les graves devoirs de la royauté dans un château construit sur les ruines de celui qu'avait élevé la princesse. De là, le nom de Choisy-Mademoiselle s'effaçant sous celui de Choisy-le-Roi. Elle lui fit constater que, cent ans encore ayant passé, il n'était plus question, ni de la capricieuse princesse, ni du monarque indolent; mais que l'industrie et le commerce, aidés par la vapeur, avaient à leur tour aimé et recherché Choisy, y jetant le labeur entre les ruines mêmes qui ont vu le plaisir.

Marguerite écoutait attentivement. Toute histoire l'intéressait, et elle n'avait pas besoin, comme Jeanne, que cette histoire fût uniquement amusante.

Juste au moment où l'aïeule se faisait, de peur de fatiguer l'esprit de son aimable enfant, on entendit comme une aspiration à la vie, une sorte de bienvenue à l'existence. C'était une de ces manifestations ingénues, par lesquelles l'éternelle ronfleurse avait coutume de rentrer en possession de ses facultés. Grand-mères et petites filles se tournèrent vers elle, comme on se tourne vers l'apparition d'un météore dont on n'a pas eu encore la vision. Qu'on se figure le plus aimable visage en pleine lune, avec fossettes aux joues et au menton; un air de bonhomie achevée, vermillon aux lèvres et le plus gai sourire. Peu à peu, ce visage perdant l'immobilité que lui avait imposée le sommeil, refléta mille pensées riantes, et un regard simple et bon l'illumina d'une flamme joyeuse. Telle était au réveil celle qu'on avait baptisée la *ronfleurse*, comme si cette appellation incolore dût être à jamais la sienne.

Jeanne et Marguerite, émerveillées de la sur-

prise, s'étaient rapprochées instinctivement; l'une avait abandonné son solitaire, l'autre perdait de vue clochers et maisons blanches; toutes deux concentraient leur attention sur le phénomène et cherchaient à surprendre les premières paroles qui échapperaient à la voyageuse; ce fut facile. La dame, assez vulgaire par l'extérieur, les manières et le ton, était une de ces bonnes personnes bien en dehors, et toujours disposées à communiquer leurs impressions à la cantonade. Elle le fit d'abord par un monologue: « Ah! qu'il fait chaud! J'étouffe! Eh bien? J'ai donc dormi longtemps? Je ne m'en suis pas aperçue; Où suis-je?... Mais où suis-je donc? Je ne reconnais plus mon chemin. »

Le monologue tournant à l'interrogation directe, l'aïeule de Jeanne répondit, avec une obligeance aimable, qu'on avait dépassé Choisy-le-Roi.

« Choisy-le-Roi? Ah! j'ai trop dormi. Je devais descendre à Juvisy. Bah! c'est une affaire faite; n'y pensons plus. Je ne veux pas me tracasser pour si peu. J'irai jusqu'à Paris, et de là, on me renverra chez nous par le premier train. »

Les deux dames lui adressèrent quelques paroles bienveillantes au sujet de sa méprise, et de l'ennui qui pouvait en résulter.

« Ne me plaignez pas, mesdames, dit-elle, de fort bonne humeur; c'est ma faute, je ne puis en vouloir à personne, et je ne m'en veux pas trop non plus, parce que peu importe l'heure de mon arrivée; je ne suis pas pressée et l'on ne m'attend pas à heure fixe. D'ailleurs, voyez-vous, moi je suis toujours contente, parce que, depuis que je suis au monde, j'ai toujours eu du bonheur! »

Intriguée par ce peu de mots, la dame à la mentonnière en oublia sa fluxion et, se tournant vers la placide habitante de Juvisy, elle lui adressa la parole d'une façon toute bienveillante, afin de développer en elle l'évidente loquacité qui succédait à la torpeur du sommeil. La dame ne se fit pas prier; elle avait comme on dit le cœur sur la main, et de plus, la langue fort déliée. Trouvant à qui parler, elle répondit volontiers aux grand-mères, et pendant que Marguerite retombait dans ses combinaisons studieuses pour triompher des obstacles, pendant que, se faisant un malin plaisir de distraire son attention, sa rieuse compagne lui signalait au passage chaque mouche voyageuse, la dame aux trois fossettes commença son *Odyssée* du ton le plus jovial.

« Il y a soixante ans, mon grand-père était berger chez un riche fermier, dont il soignait si bien les moutons que, en récompense, il avait reçu de lui trois agneaux. Il était content et mettait tous ses soins à les bien entretenir. Les trois agneaux devinrent moutons, se vendirent un bon prix, et donnèrent à leur jeune maître la joie de se voir à la tête d'une certaine somme. Au lieu de la dépenser comme auraient fait tant

d'autres de son âge, il la joignit à ses gages que, depuis longtemps, il ménageait de son mieux, et acheta deux fortes brebis. Ce fut le commencement de sa fortune. Il se fit, au milieu du grand troupeau du fermier, un petit troupeau sur lequel se fondèrent de bien douces espérances. Oh ! oui, bien douces, car ma grand-mère, qu'on appelait alors Rosa la Belle, était si sage et si travailleuse que le berger la voulait pour sa femme, mais il n'osait pas la demander, étant trop pauvre. Cependant, il était né sous une si bonne étoile ! Ah ! il y a vraiment des gens qui ont du bonheur.

Qu'arriva-t-il ? les agneaux, bien conduits, bien nourris, pas rudoyés, grandirent à vue d'œil et se vendirent encore mieux que les premiers. Tout le village en parla ; ce qu'entendant Rosa la Belle, son bon cœur chassa toute crainte, et dit tout haut à ses parents : « C'est Alain le berger que je veux pour mari, et non pas un autre, car il a du courage et de la valeur plus que les autres ; il ne boit pas, il est rangé et je l'aime ! — Allons, dirent les parents, faisons donc la noce et qu'elle soit joyeuse ! »

En effet, la noce fut tellement joyeuse que nous, les petits-enfants, il nous semble y avoir assisté, tant nous avons souvent entendu raconter ce qui s'est fait ce jour-là. Le riche fermier avait prêté pour la fête une superbe grange, qu'on avait tendue et fleurie ; les parents de la mariée s'étaient mis en frais ; tout le monde fut de bonne humeur, et l'on s'amusa huit jours ! Vous savez, mesdames, quand on a du bonheur, ça vous met le cœur au large ; on est gai, on rit, et l'on souhaite du bien à tout le monde.

« Mais, interrompit la grand-mère de Marguerite, ce que vous appelez avoir du bonheur me paraît être la conséquence assez ordinaire d'un excellent esprit de conduite ? »

— C'est possible, madame ; mais encore aujourd'hui, notre cher grand-père, qui vient d'atteindre ses quatre-vingts ans, nous dit, chaque fois qu'il nous réunit tous à sa table : « Mes enfants, bénissons Dieu de ce que, dans notre famille, on a toujours eu du bonheur. »

— Votre grand-père, puisqu'il est si prudent et si entendu, ne vous aurait-il pas communiqué quelques secrets pour vous aider à fixer le bonheur ?

— C'est bien difficile en ce monde, madame, parce qu'on demande trop ; on voudrait avoir le ciel sur la terre. Notre grand-père nous a appris à ne pas chercher, comme il dit, le blé dans un champ d'avoine, mais à moissonner, avec un cœur reconnaissant, toutes les herbes de la vie, à mesure que Dieu les fait pousser. Vous demandez si nous n'avons pas reçu de secrets pour nous aider à fixer le bonheur ?... Eh bien, oui, mesdames, nous en connaissons. »

A ce mot, madame Mahé, si ennuyée de sa course terrestre, se rapprocha pour mieux en-

tendre. Un sourire d'incrédulité démentait sa pose attentive ; cependant, elle voulait savoir comment finissait la pastorale et ce qui avait pu, tout le long de la vie, mettre en si belle humeur la petite fille d'Alain le berger et de Rosa la Belle.

« Vous paraissiez disposée à douter de mes paroles, madame ? Croyez-moi, je puis indiquer à chacun le moyen de n'être pas, du moins, tout à fait malheureux, et, pour cette raison, je vais vous raconter dans sa simplicité l'histoire de ma famille ; ce ne sera pas long, car nous sommes du petit monde et nous nous aimons bien ; or, ce qui allonge les histoires, c'est la fortune, et avec elle les disputes que trop souvent elle entraîne entre les héritiers. »

Alain le berger se mit donc en ménage, content comme un roi... ah ! bien plus qu'un roi ! Il y eut alors, par les champs, une cabane de plus, une de ces cabanes roulantes qui abritent si bien ceux qui veillent sur les moutons dans nos belles nuits d'été ! De loin, c'est peu de chose ; on croirait volontiers qu'on y est à l'étroit, gêné, contrainct ? Pas du tout. Si le cœur est à l'aise, on se repose partout quand la fatigue du jour a vaincu le corps. Et puis, il y a tout ce qu'il faut dans ces cabanes de berger : un matelas pour s'étendre, une couverture contre la fraîcheur, un fusil contre les loups et les méchants. Rosa la Belle y dormait quelquefois, et de bon cœur, comme nous dormons tous, en famille. Le gentil troupeau s'accrut, et l'argent venant doucement, peu à peu, comme il vient aux gens honnêtes, Alain dit un jour à sa femme : — Il nous faut acheter la chaumière qui touche à notre bergerie ; quoique bien petite, elle sera assez grande pour nous. — Rosa fut bien réjouie. La chaumière était assez laide, mais si belle était la bergère que son mari pensait qu'elle embellirait sa demeure rien qu'en y entrant. C'était vrai ; elle sut y mettre tant d'ordre que bientôt ce petit chez-soi eut une tout autre mine. Quand le berger revenait de la plaine, bien fatigué, mouillé, refroidi, n'en pouvant plus, il s'asseyait avec confiance devant l'âtre, et la flamme brillante l'égayait la première. Sa femme lui avait préparé des vêtements si secs, une soupe si appétissante, qu'Alain le berger ne pouvait que penser à sa bonne étoile et dire : — Ce que c'est que d'avoir du bonheur !

Un enfant vint, puis un autre et un autre encore. Bientôt les anges gardiens de la famille en comptèrent six. Rosa n'était plus belle, car pour que les enfants fussent bien nourris et joyeux, elle s'était épuisée en fatigues, en travaux ; mais son mari la tenait pour bien plus chère encore ! Il aimait sa pâleur comme il avait aimé les roses d'un autre temps. Quand sur sa tête flétrie la neige tomba, il trouva ses cheveux blancs tout aussi beaux que les blonds. Autrefois, comme tout le monde, il l'avait appelée la belle ; alors,

il l'appela *la mère*, et ce nom la grandit encore, car sa gloire principale était là.

Vous pensez peut-être, mesdames, que la misère entra dans la demeure du berger ? Non vraiment ! Quand on a du bonheur, tout s'arrange. Alain, voyant augmenter le nombre de ses enfants, redoublait de courage au travail ; il ne buvait jamais ; il ne se reposait pas, hors les dimanches et bonnes fêtes, et toujours confiant, il disait à sa femme :

« N'aie pas peur, la mère, si les enfants viennent du ciel, les agneaux doivent en venir aussi, puisque c'est le bon Dieu qui tient tout dans sa main. Tant que nous le servirons, nous aurons le pain quotidien ; il m'est avis que, si nous nous donnons bien du mal, nos petits seront un jour plus riches que nous. »

Ainsi, tout gaiement, ils se fortifiaient l'un l'autre, ne se plaignant pas, mais remarquant tout ce qui leur arrivait de bon et d'heureux. Ils avaient bien raison, car pour un enfant de plus à la maison, dix agneaux naissaient à la bergerie, payant ainsi la bienvenue de l'enfant du berger. A mesure que les petits grandissaient, on les envoyait à l'école, n'usant pas trop tôt de leurs forces physiques, et laissant à leur intelligence le temps et la faculté de se développer. Ils n'entendaient ni jurer ni maudire, quand ils revenaient au logis, et c'est pourquoi ils restaient bons et nullement portés à la colère et à devenir batailleurs. Le soir, tout le monde ensemble, on faisait la prière, puis la fille aînée déshabillait les plus jeunes et les couchait, apprenant ainsi à servir ses parents et ses frères et sœurs, se rendant utile et bonne ménagère. Cette fille-là, ce fut ma mère, à moi ! Ah ! ce que c'est que d'avoir du bonheur !

Cependant le temps passait ; les enfants du berger avançaient en âge, et la maison était de beaucoup trop petite ; mais Alain et Rosa avaient été bénis à cause de leur bonne volonté et de la grande innocence de leur vie, et mon grand-père, tout en faisant bien peu d'embarras dans le village, se trouvait en mesure d'appeler le maçon et de lui dire :

« Élevez ma chaumière et couvrez-la de bonnes tuiles. »

Cela se fit aussitôt ; un petit escalier tournant, un étage, un grenier ; le tout fut payé dans l'année, et chacun se trouva logé bien proprement et sainement. La maison du berger était gentille à voir, avec ses volets verts et ses poiriers fleuris. Un acacia, planté par mon grand-père, ombrageait les jeux des petits ; quand la famille augmentait, l'ombre s'allongeait sous un nouveau rameau, car le bel arbre semblait béni, lui aussi, et en vérité il l'était, comme tout ce qui appartenait au berger. Tout ce monde était bien content et au fait il y avait de quoi ! Aussi la mère ne supportait-elle jamais les fautes de murure, ou même la mauvaise humeur :

« Prenez bien garde d'être ingrats, enfants, disait-elle, c'est cela qui porte malheur ! »

Et le père ajoutait :

« Dès qu'il nous est donné un peu plus que le nécessaire, nous devons commencer à nous considérer comme des gens heureux. »

— Ah ! dit madame Gervais, voilà très-probablement un des secrets du grand-père ?

— Madame, c'est du moins une de ses pensées constantes, une de celles qu'il nous a répétées le plus souvent, à nous autres, dans sa vieillesse.

» Mes enfants, nous dit-il sans cesse de ce ton aimable qui nous persuade, n'allez pas chercher le bonheur chez le voisin ; le bonheur est en nous comme la santé, et de même que se bien porter dépend en grande partie de notre prudence, de notre sobriété et de la manière de nous gouverner, le bonheur dépend en grande partie de la suite que nous mettons dans nos idées et nos efforts ; de nos désirs sagement bornés, et de la piété avec laquelle nous recevons tout de la main de Dieu. Voilà comment nous avons été élevés, comment je l'ai été moi-même, et quand il m'arrive de me plaindre ou de trop m'appesantir sur mes peines, car enfin tout le monde en a, j'ai toujours peur de mal faire et de pécher par ingratitude. »

Comme vous pouvez le penser, mesdames, les enfants de mon grand-père commencèrent à travailler aussitôt qu'ils eurent fait leur première communion. Il régnait une certaine aisance dans la maison, et l'on s'en contentait ; on se garda donc de les envoyer au loin, de les perdre de vue, et de ne pouvoir par conséquent ni juger de leurs fautes, ni entendre leurs plaintes si l'on manquait de justice envers eux, ou si l'on exigeait trop de leur jeune âge.

Le fils aîné, bon travailleur, secondait son père dans les champs et à la maison ; il était désigné d'avance pour diriger un jour la bergerie. Son caractère conciliant et l'attention qu'il donnait à toute chose le rendaient propre à continuer la vie laborieuse du chef de famille, et aussi à soulager la mère à mesure qu'elle avancerait en âge. Plus tard, il se maria avantageusement à cause de sa bonne conduite, et depuis qu'Alain le berger se repose, c'est ce fils aîné qui conduit la maison, avec des filles et des garçons sous ses ordres, tant le troupeau a prospéré, tant les prés acquis sont gras et fumés, tant on a de bonheur enfin !

Le second fils était entreprenant, hardi, vigoureux, n'aimant point la culture ni les moutons. On se serait volontiers tourmenté à cause de lui ; les voisins disaient :

« Il aura une tête ! »

Mais le père voyait de loin, et il avait la main ferme.

« Toi, dit-il, tu seras maçon. »

Il l'engagea donc à douze ans, et l'enfant se mit à servir un maître un peu rude. Alors son

caractère s'assouplit; sa force physique devint remarquable. Il grandit, fut leste, adroit et demeura hardi, si bien que, les années aidant, le maître dit :

« Celui-ci est mon meilleur ouvrier. »

Dès lors, il gagna largement sa vie et celle de sa famille; le chômage lui était inconnu, hormis les dimanches et fêtes.

La bergerie, qui avait donné le nécessaire dans l'enfance, donna beaucoup plus dans l'âge mûr. Le second fils, épaulé par son père, entreprit à son compte quelques travaux, sans aller trop vite, toujours soutenu, conseillé. Aujourd'hui il est maître, il a bâti lui-même, et sur les plans indiqués par sa femme, une maison de modeste apparence, sans luxe, mais commode, où l'on sent qu'on peut vivre à l'aise et heureux. Le père lui disait :

« Va simplement, mon gargon, ne te presse pas de jouir; le bonheur fait à la hâte ne dure pas. »

Mon grand-père avait quatre filles. Les trois plus jeunes apprirent l'état de couturière, et reçurent une petite dot pour s'établir, excepté la dernière qui jamais ne voulut quitter sa mère et lui dit :

« Maintenant, vous avez assez travaillé, c'est à moi de vous servir. »

— Et l'aînée des filles, que devint-elle ?

— Oh ! l'aînée ! Cette aînée qui avait hérité des traits de Rosa la belle, se nommait Marguerite, et elle avait dans le pays une si grande réputation de sagesse qu'on disait à la ronde :

« Qui donc sera digne d'épouser la belle enfant du berger ? »

Dame, il était bien fier et il avait raison. Aussi éloignait-il tous les garçons du village, les trouvant au-dessous d'elle.

Or, en ce temps et en ce lieu, on faisait encore des rosières. La Marguerite était si humble et si cachée qu'elle ne se serait jamais doutée que saint Médard vint la chercher dans la bergerie de son père; il le fit pourtant. Il y eut un jour grande fête au village; les cloches sonnèrent à toute volée; le chapeau de roses fut posé sur cette jolie tête que l'orgueil n'avait pas touchée, et les garçons firent la haie, immobiles et respectueux, pour voir passer la Rosière au bras d'Alain, le berger.

Derrière eux se tenait un jeune étranger qu'on n'avait jamais vu. Il n'était pas né dans les champs; cela se reconnaissait à son teint, à son costume, à son langage. Il ne dit pas un mot sur le passage de la modeste Rosière, mais la salua comme on salue la madone du chemin, le front incliné et l'âme toute remuée. Le soir, il vint trouver le père, demanda à lui parler seul à seul, et lui raconta en quelques mots son histoire. Il était l'héritier d'une bonne maison de commerce, mais orphelin et isolé de cœur. Ce qu'il demandait, ce n'était pas la fortune, mais une fille de souche

honorable, de grande vertu et de rare beauté... Grand étonnement au foyer ! On s'enquit de l'étranger; il avait été sincère. Alors, comme aux jours d'Isaac, la jeune fille fut appelée et consultée, bien que, autour d'elle, on craignît grandement son départ; et la jolie Rosière, tout comme Rébecca, dit qu'elle voulait bien s'en aller avec l'étranger. Tout en disant cela elle pleurait; mais elle le disait tout de même, car nous avons deux cœurs, je crois, l'un qui désire, et l'autre qui regrette. L'étranger n'habitait pas bien loin, heureusement ! Alain et Rosa la bénirent et lui dirent :

« Ma fille, sois heureuse ! »

Oh oui ! elle fut heureuse, ma mère bien-aimée ! Tant d'estime entourait sa jeunesse ! Elle méritait si bien la confiance. Élevée dans un milieu dont la simplicité faisait toute la richesse, elle se trouva tout à coup comme transplantée dans un terrain nouveau. Le commerce de son père était une source de prospérité déjà ancienne; son nom était connu, honoré dans la ville, et sur sa femme se déversait cet honneur. La jolie Rosière de village sut tenir sa place et, toujours simple de mœurs, de goûts, d'idées, elle eut cependant la joie très-réelle de voir ses enfants grandir dans l'aisance et recevoir plus d'éducation qu'elle n'en avait reçue. Ce n'est pas que sa nouvelle situation la rendît fière, et lui fit regarder de haut les amis de son jeune âge. Bien au contraire, elle leur disait gracieusement, et s'excusant presque d'être plus considérée :

« Je ne sais vraiment comment tout cela est arrivé. Voyez ce que c'est que d'avoir du bonheur ! »

Et puis, à mesure que la vie se déroulait, elle rendait grâce à Dieu de ce qu'il avait fait pour elle, et le remerciait surtout en cherchant autour d'elle des malheureux pour les secourir et les consoler, car vraiment : bonheur oblige !

Ma bonne mère fit pour nous ce que ses parents avaient fait pour elle. Nous n'eûmes sous les yeux que de bons exemples, et nous ne trouvâmes dans son cœur que du dévouement, de la bonté.

Et maintenant, mesdames, que vous dirai-je de moi personnellement ? C'est que, contente de mon sort, j'ai appris de mes parents à regarder toujours au-dessous de moi, et jamais au-dessus. C'est, disait mon grand père, un des secrets du bonheur.

« Tout cela plaît à dire, s'écria madame Mahé, mais le mal des uns ne guérit pas le mal des autres, et, quant à moi, voir souffrir mon prochain me paraît un assez maigre encouragement. »

— Et pourtant, madame, voir souffrir, et soulager ceux qui souffrent, cela nous rend meilleurs. Nous cessons de penser que tout doit nous être donné à souhait, quand nous nous mettons en rapport avec la douleur. Nous faisons forcément des comparaisons, et nous sommes obligés de reconnaître que ce qui nous semble

poutre n'est bien souvent que paille. Moi, je crois à la parole de mon vénérable aïeul, je suis ses conseils autant que je le puis, et je m'en trouve bien.

— Voulez-vous bien, madame, nous résumer ces conseils ? demanda avec intention madame Gervais.

— Volontiers, madame. Mon grand-père, dont l'âge, l'expérience et le grand sens ont fait un livre ouvert que nous consultons sans cesse, nous dit que ce qui contribue davantage à la réussite de quoi que ce soit, c'est de réfléchir, de bien prendre ses mesures, et de suivre ensuite le chemin tracé, sans se détourner à droite ou à gauche, sous prétexte de chercher une route plus sûre ou plus agréable. Il dit ensuite qu'il ne faut pas s'attendre à un bonheur chimérique, et se troubler au sujet des contradictions et des ennuis de détail, puisque cette terre n'est qu'un lieu de passage où l'homme ne saurait échapper aux lassitudes du voyageur. Il dit encore que nos peines s'aggravent par la résistance et deviennent intolérables ; que tout au contraire, la résignation nous laisse la paix, et que si l'homme tient son cœur bien en paix, il n'arrive pas à se sentir complètement malheureux. Il dit enfin que s'il n'y avait dans le ciel qu'un seul point qui fût serein et calme, à travers la tempête, c'est là qu'il faudrait fixer nos regards ; car un point bleu dans le ciel, c'est encore l'espérance. De même, il peut arriver dans la vie qu'autour de nous tout s'assombrisse, hormis un coin de l'horizon ; c'est précisément celui-là qu'il faut regarder avec amour et reconnaissance, craignant par-dessus tout d'être ingrats envers Celui dont le bras pèse quelquefois, mais n'écrase jamais.

« Mais enfin, Madame, dans votre famille, comme dans toute autre, il est impossible que le malheur ne soit jamais entré ? »

— Hélas ! qui pourrait s'y soustraire ? Nous n'avons pas échappé à la loi commune. Le plus grand de nos malheurs, jusqu'ici, a été la perte de notre douce et bonne aïeule, de cette Rosa qui avait charmé pour toujours Alain le berger. Quand Dieu l'a retirée de notre monde, son pauvre mari croyait mourir. Il ne l'a pas oubliée un seul jour ; chaque instant la lui rappelle. S'il nous arrive une joie, ou un enfant de plus, il s'écrie : Ah ! si elle était là !... à la moindre de nos peines, il dit encore. Ah ! si elle était là !... Eh bien, pourtant, l'état où il est ne peut pas s'appeler le malheur, car elle a dit en partant :

— Va, n'aie pas peur, mon pauvre vieux, on n'oublie pas là-haut ! Je m'en vais où tu vas venir ; nous nous retrouverons dans le Bon Dieu, et l'on ne se quittera plus ! Ces morts-là, voyez-vous, ça vous fait pleurer, ça vous fait souffrir ; mais on garde tout son courage, et la tristesse de chaque jour est moins rude qu'on ne le suppose, car elle est pleine d'espérance.

Le père achève paisiblement sa vie avec nous,

ses enfants et petits-enfants ; il va de chez les uns chez les autres, faisant du bien à tous, et nous portant bonheur !

L'aimable voyageuse se tut ; elle avait fini son histoire. Madame Mahé n'était point convaincue. Madame Gervais se disait une fois de plus : Non, l'homme n'est pas poursuivi par une sorte de fatalité désespérante ; mais ce qui le rend surtout heureux, comme on peut l'être ici-bas, ce sont les dispositions de son esprit et de son cœur et la bénédiction de Dieu.

En ce moment, la gentille Marguerite s'écria toute joyeuse :

« Grand'mère, j'ai réussi ! Voyez ! Tous les fichets d'ivoire sont tombés, excepté un, celui qu'on appelle justement le solitaire. »

— Ah ! ma chère Cécile, dit en souriant madame Mahé, votre Marguerite a plus de bonheur que ma Jeanne, car je ne l'ai jamais vue réussir, et aujourd'hui même elle a plusieurs fois tenté inutilement la fortune ; cela fait suite à tant d'autres déceptions d'un genre plus sérieux.

La vieille dame était incorrigible.

Madame Gervais embrassa Marguerite, qui, tout en lui tendant son front, dit tout bas :

« Bonne maman, est-ce que vraiment c'est arrivé uniquement parce que j'ai du bonheur ? »

— C'est arrivé, ma petite-fille, parce que tu as courageusement persévéré dans ta recherche, malgré la chaleur, la fatigue et les distractions, parce que tu as eu une volonté bien déterminée, et que tu as mis de la suite dans tes efforts, prenant les moyens voulus pour mettre les bonnes chances de ton côté. Fais cela toute ta vie, et tu réussiras souvent dans tes entreprises. »

L'aïeule de Marguerite fut détournée par la moue assez laide que faisait Jeanne.

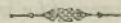
« Moi, dit l'enfant avec humeur, j'ai joué cent fois au solitaire, et je n'ai jamais réussi ! »

— Que veux-tu ? reprit madame Mahé, moitié riant, moitié sérieux, nous autres, dans la famille, nous avons du malheur.

Au loin, la silhouette de la grande ville se détachait dans un beau coucher de soleil. Ces dames se mirent à vanter les splendeurs de Paris, et la petite-fille d'Alain le berger conclut en disant :

— Ah ! c'est à Juvisy que vivent ceux que j'aime ! Paris ne me dit rien qu'en passant, et je rentre toujours contente au foyer. Cependant, ajouta-t-elle, avec une rondeur toute gracieuse, je n'ai qu'à me féliciter d'avoir manqué la station puisque le sommeil m'a procuré la joie de faire votre connaissance, Mesdames. Ceci est une preuve de plus que, même en dormant, j'ai du bonheur !

Mme de STOLZ.



LES ILLUSIONS DE THÉRÈSE ⁽¹⁾

I

« Racontez-nous ça, mère Angelin!... »

— C'est donc une attaque ?

— A-t-on appelé M. Deshoulières ?

— Et la demoiselle, qu'est-elle devenue ? »

Toutes ces questions tombaient dru comme grêle sur une petite femme maigre, au nez pointu, au visage en lame de couteau, venue à la fontaine pour remplir sa cruche. Les deux poings appuyés aux hanches, elle se rengorgeait toute fière de son importance du moment.

Qu'il est beau d'être bien informée !

Alentour, un brillant soleil de mai faisait étinceler les toits aigus des maisons, en même temps que les trois filets d'eau qui s'échappaient des gueules de pierre sculptée de la fontaine. L'ombre des marronniers d'Inde formait une oasis au milieu du pavé de la petite place inondée par cette lumière insupportable; on entendait le murmure d'une rivière coulant invisible à gauche; à droite se dressait, sans respect pour la symétrie, un entassement de constructions dissemblables, incohérentes, jetées pêle-mêle sur le flanc rapide d'une colline dont les gracieuses flèches de la cathédrale couronnaient le sommet. Enfin, derrière le groupe des commères, c'était à perte de vue comme un océan de champs de blé que les maisons du faubourg cachaient en partie.

« Allons, parlez, mère Angelin. Dites ce que vous savez de ce pauvre vieux monsieur et de cette jolie demoiselle.

— Ce sera pour une autre fois, répondit la personne interpellée. Aujourd'hui je n'ai pas le temps. Dirait-on pas que je suis une bavarde?... Et le déjeuner de Monsieur!... »

Cependant, tout en feignant de se défendre, elle s'abandonnait peu à peu au plaisir de jouer son rôle de gazette: — Enfin, puisque vous tenez tant à le savoir, voilà en deux mots... Ils étaient dans la rue à quelques pas de moi, et ils paraiss-

saient rentrer à l'hôtel, quand tout à coup le pied du vieux a glissé et je l'ai vu tomber sur le pavé, la tête contre l'angle d'un perron. Jugez si cela m'a tourné le sang! »

Un murmure sympathique accueillit ces dernières paroles.

« Il s'est blessé! dites? »

— S'il s'est blessé. De quoi donc croyez-vous que soit faite sa tête? Tenez, je l'ai entendue craquer!

— Et un homme si ancien, qui était quasiment mort avant l'accident!

— Pourtant, hasarda une certaine Nanon, il faut croire qu'il a encore le souffle, puisque M. Deshoulières a passé la moitié de la matinée auprès de lui.

— Voilà une belle preuve, s'écria madame Angelin d'un ton de supériorité. Ce n'est pas à moi qui, depuis cinq ans tout à l'heure, suis au service d'un médecin qu'on en remontrera quand il s'agit de malades!

— Pardi! s'écria le chœur des commères.

— Tout de même, insista Nanon, il n'était pas mort il y a une heure. Je dois bien le savoir, puisque je me trouvais au « Cygne blanc » quand il est tombé et que j'ai aidé à le porter dans sa chambre, et que j'étais là quand est arrivé le docteur, sans compter que ma nièce est servante à l'hôtel! »

La vieille Nanon ayant jugé convenable de s'éloigner après ces révélations triomphantes fut suivie de toute la bande des jacasses, qui laissa madame Angelin méditer seule, à son aise, sur l'inconstance de la faveur populaire.

Le lecteur aurait tort de s'étonner que toutes les curiosités et toutes les langues de l'endroit fussent en mouvement parce qu'un vieux monsieur s'était laissé choir dans la rue.

Il n'en faut pas tant pour agiter cette vieille ville de C. où rien ne vient jamais rompre la monotonie de l'existence. Ce n'est point qu'il n'y arrive parfois des accidents.

Peu de semaines auparavant, par exemple, le nommé Jean Gouy était tombé d'un échafaudage et s'était tué sur place. On n'en avait pas parlé pourtant plus de huit jours, car tout le monde connaissait Jean Gouy et les moindres détails de son histoire, de sorte qu'il n'y avait en ce cas

(1) Ces pages sont tirées de l'anglais. Nous pensons qu'elles inspireront à celles de nos lectrices qui savent cette langue le désir de faire connaissance avec les autres œuvres de l'auteur féminin, anonyme du *Rose Garden Maivares, Être madrigal*, etc.

aucune matière à conjectures, tandis qu'aujourd'hui c'était bien différent ! On ignorait quels étaient ces étrangers, d'où ils venaient, où ils allaient, ce qui les avait conduits à C. On ne savait même pas au juste si le vieux monsieur était mort ou en vie, et si la demoiselle montrait beaucoup de chagrin.

Comment n'être pas ému par tous ces mystères et pressé de les approfondir !

La plus curieuse de toutes les citoyennes de C. était assurément la veuve Angelin. Rentrée chez son maître, le docteur Deshoulières, elle attendait impatiemment les nouvelles que celui-ci ne pouvait manquer d'apporter.

Le docteur ne rentra que deux heures après, en compagnie de maître Rouleau le notaire, avec lequel il semblait discuter d'un air très-animé :

« De quelle obstination stupide un homme peut faire preuve à ses derniers moments ! » dit-il en montant l'escalier. — Au sommet, par parenthèse, se tenait la gouvernante qui recueillait cette phrase avec une vive satisfaction.

« Ainsi donc, il est mort ! J'en étais sûre ? Voilà qui va rabattre le caquet de cette vieille sottise ! » s'écria-t-elle aussitôt. Monsieur revient sans doute du « Cygne ? »

— Servez-nous vite à déjeuner, interrompit M. Deshoulières d'un ton sec, et dispensez-vous, à l'avenir, de tuer mes malades avant le temps. »

Quelque chose l'a contrarié, pensa la ménagère en courant vers sa cuisine. Elle se serait volontiers consolée de l'humeur peu communicative de son maître en écoutant la conversation ; malheureusement ces messieurs ne prononcèrent pas un mot pendant tout le déjeuner. Deux ou trois fois le notaire regarda son hôte comme s'il eût été prêt à parler, mais il se ravisa.

Entre les deux convives le contraste était frappant : M. Deshoulières, grand et fort, avec une tête un peu massive et une barbe touffue d'une nuance plus ardente que ses cheveux blonds, avait des yeux d'un bleu profond qui, ainsi que sa bouche fermement dessinée, indiquaient un caractère. Les gens que ses allures brusques avaient prévenus contre lui s'étonnaient ensuite, quand ils tombaient malades, d'avoir pu lui marchander leur sympathie. Il se faisait des ennemis par suite d'un excès de franchise qui l'empêchait de compatir aux maux imaginaires ; par contre, tout ce qui souffrait réellement le considérait comme une providence et les suffrages de cette catégorie d'individus lui suffisaient, de même que la satisfaction de réussir à soulager ses semblables paraissait former pour lui une compensation à l'austère existence qu'il avait toujours menée. Cependant, il était souvent triste. Comment ne le serait-on pas lorsque par état on se condamne à vivre au milieu des misères humaines les plus douloureuses ? Et ce jour-là, il était, on outre, soucieux, irrité. Maître Rouleau l'avait bien remarqué ; rien n'échappait aux petits

yeux de maître Rouleau, des yeux louches qui disparaissaient presque sous les plis graisseux de leurs paupières. Sa figure se gardait bien, du reste, de refléter, si peu que ce fût, ses sentiments intimes ; il est vrai que, véritable zéro, il ne jugeait rien qu'au gré de sa femme, une personne aëriâtre et dominatrice ; à C., Rouleau passait pour débonnaire, craintif et incapable de faire du mal à d'autres que lui-même ; on le plaignait d'être *sous la pan'oufle*, M. Deshoulières tout le premier. Quand celui-ci, ayant allumé un cigare, se renversa sur sa chaise, complètement absorbé par ses pensées, il ne se doutait guère que maître Rouleau ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements, un seul des jeux de sa physionomie ; par contre, il fut frappé de l'affectation que mettait la veuve Angelin à prolonger son service.

« C'est bon, lui dit-il tout à coup ; vous pouvez vous retirer. »

La gouvernante témoigna son mécontentement en tirant avec violence la porte derrière elle, après quoi elle s'arrêta pour appliquer son oreille au trou de la serrure ; ceci lui permit de recueillir des mots isolés qui, loin de rien ajouter à ce qu'elle savait déjà, la jetèrent plutôt dans de nouvelles perplexités.

« Vous êtes témoin, dit enfin le docteur, vous êtes témoin, mon cher Rouleau, que j'ai fait ce que j'ai pu pour éclairer ce malheureux sur les inconvénients d'une combinaison insensée.

— Mon témoignage est inutile ; tout le monde saura parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, répondit le notaire.

— Bah ! nous connaissons le monde ! Il doute volontiers des intentions les plus pures. Quelques-uns comprendront qu'ayant soigné M. Moreau pendant sa dernière maladie ma qualité de médecin est, de par la loi, un obstacle à ce que j'hérite. Mais les autres... »

Le docteur envoya vers le plafond deux ou trois bouffées de cigare, puis il reprit au bout d'un instant :

« Quelle idée a eue cet homme ! Il me connaît à peine. Sait-il si je ne suis pas capable d'escroquer la fortune du jeune homme et de laisser la pauvre fille mourir de faim ? Car enfin, vous dites que tout est entre mes mains... »

— Oui, le testament que j'ai eu l'honneur de rédiger, d'après les instructions de M. Moreau, institue M. Max Deshoulières dépositaire de sa fortune, l'autorisant à recevoir toutes sommes, de quelque nature qu'elles soient, dues au testateur ou à ses ayants droit, et ce jusqu'à l'arrivée de M. Fabien Saint-Martin, fils d'une sœur dudit M. Moreau, à les détenir par devers lui, déduction faite d'une certaine somme dont le montant est fixé et qui devra servir à l'entretien de mademoiselle Thérèse Veillot, nièce de l'épouse défunte du testateur, sous la condition expresse que cette demoiselle habitera C.

— Pardon, fit le docteur interrompant son interlocuteur ; la somme en question peut à peine subvenir aux besoins de cette jeune personne.

Maitre Rouleau eut un mouvement d'épaules.

« C'est évidemment une pension alimentaire, rien de plus. Je me suis permis de le faire observer à M. Moreau, mais il n'a rien voulu entendre. Il a tout aussi catégoriquement stipulé que les papiers relatifs à la succession ne pourraient être remis par vous qu'au seul M. Saint-Martin en personne.

— C'est absurde ! absurde ! répéta M. Deshoulières repoussant sa chaise d'un mouvement brusque. Comment ! voilà un homme intelligent en apparence, habitué aux affaires, un homme âgé qui ne tient plus à la vie que par un fil... et cet homme ne prend aucune précaution en présence de l'inévitable destinée ; quand la mort se présente, il n'a même pas mis ses affaires en ordre ! C'est à un étranger qu'il demande un dernier service qu'on ne lui rend qu'à regret !... Oh ! si j'avais pu... Mais lui résister plus longtemps, c'eût été le tuer ! »

Le notaire ne répondit pas.

Peut-être pendant que le docteur parlait de notre inévitable destinée, fit-il un retour sur lui-même, car il ne put s'empêcher de frissonner légèrement et se servit, d'une main mal assurée, un grand verre de vin.

M. Deshoulières était retombé dans ses réflexions. Enfin, il murmura comme pour se rassurer lui-même :

— On n'aura pas de peine du moins à mettre la main sur le neveu.

— Qui sait ? répéta maître Rouleau en faisant effort pour éclaircir sa voix. Quoi qu'il en soit, si le jeune homme ne réparait pas dans un délai de dix ans, la fortune devra être partagée entre diverses œuvres de bienfaisance. M. Moreau a montré pour défendre toute recherche par la voie des journaux une volonté bien énergique !

— Dites donc incompréhensible, mon ami. Il y a là-dessous un motif que nous ne discernons pas. Ce vieillard sait où trouver son neveu, cela ne fait pas de doute pour moi ; mais il veut le contraindre à revenir de lui-même. On rencontre quelquefois de ces tendresses aux allures tracassières ; seulement je voudrais savoir ce qui m'a valu ce rôle qu'on veut me faire jouer.

— Mon Dieu ! M. Moreau aura été guidé dans son choix par la confiance que vous lui inspiriez, par votre honorabilité bien connue.

M. Deshoulières eut un geste d'impatience.

« Mon honorabilité ! Ce vieux fou en sait quelque chose vraiment !

— Il va falloir trouver un gîte pour mademoiselle Veillot, insinua le notaire.

— Eh ! nous n'en sommes pas là ! s'écria M. Deshoulières se levant avec une sorte d'impétuosité. — Je retourne à l'hôtel. J'ai déjà perdu trop de temps en réflexions inutiles. Venez avec

moi, Rouleau : peut-être mon malade sera-t-il plus traitable et consentira-t-il à modifier ses dispositions.

La veuve Angelin eut juste le temps de disparaître au fond de sa cuisine afin de n'être pas surprise aux écoutes, quand les deux hommes descendirent l'escalier.

Ils s'engagèrent dans un labyrinthe de rues tortueuses et d'une irrégularité tout à fait pittoresque. Tantôt un perron envahissait le tiers de la voie, tantôt un premier étage en corniche la surplombait d'autant ; toutes les fenêtres étaient garnies de pots de fleurs ou portaient du linge à sécher ; quelques-unes apparaissaient dans un encadrement de pois de senteur ou de capucines soutenues par des ficelles. De curieuses petites échoppes se dressaient de ci, de là, si basses, si étroites, que l'ouvrier qu'elles abritaient semblait trop grand pour elles. Telle est la ville de C.

Le notaire avait peine à suivre le pas rapide de son compagnon. Contournant la cathédrale, ils débouchèrent, de la place Notre-Dame, dans une rue aussi étroite, aussi vieille que les autres, mais un peu différente néanmoins. Sur les façades des maisons couraient de longs balcons servant d'appui à des vignes verdoyantes : parmi elles se dressait l'hôtel du Cygne blanc.

M. Deshoulières monta l'escalier de l'hôtel quatre à quatre et eut bientôt atteint la chambre où se mourait M. Moreau.

Une jeune fille, assise auprès du lit, suivait d'un œil baigné de pleurs les péripéties de la redoutable lutte. Elle n'avait rien à faire qu'à humecter, de temps en temps, les lèvres desséchées du vieillard expirant et à prier pour lui. Il avait perdu conscience de tout ce qui se passait et ne témoignait par aucun signe qu'il s'aperçût de l'arrivée du docteur. Celui-ci resta quelques minutes à l'observer, puis se tournant vers la jeune fille, il lui demanda à mi-voix :

« Depuis combien de temps ce changement s'est-il opéré ?

— Il y a un quart d'heure, après le départ de M. le curé, » répondit-elle plus bas encore.

Sa voix tremblait ; ce quart d'heure avait dû paraître terrible à la pauvre Thérèse.

M. Deshoulières poussa le notaire vers la porte et lui dit :

« Inutile que vous restiez ici plus longtemps, mon ami. »

Il était peu probable, en effet, que le moribond reprît connaissance. Maître Rouleau, que le spectacle de la mort épouvantait toujours, battit en retraite sans se faire prier.

M. Deshoulières et la vieille Nanon, venue d'elle-même offrir ses services, achevèrent la veillée en silence avec Thérèse.

Avant l'aube tout était fini. — Quand le jour parut les traits, naguère ravagés, de M. Moreau offraient une expression de quiétude qu'on ne leur avait pas connue depuis longtemps.

II

Mademoiselle Veillot et M. Deshoulières se tenaient à côté du lit, sans prononcer un mot. Le docteur observait la jeune fille; elle était pâle et toute frissonnante, les paupières tristement baissées, les mains jointes, éclairée en plein par le jour naissant.

Était-ce un chagrin filial qu'elle éprouvait ou seulement de l'émotion, de l'épuisement ?

Le docteur aurait voulu lire dans ses yeux. En contemplant cette tête gracieuse et fine sans beauté réelle, touchante surtout par une expression de douceur, il eut un sentiment de pitié mêlé d'inquiétude. Elle était si jeune, si frêle, si peu capable de se suffire à elle-même !

« Que vais-je en faire ! » se demandait-il. Puis tout haut, et si brusquement, que Thérèse tressaillit au bruit de sa voix, le docteur ajouta :

« Vous êtes très-fatiguée, Mademoiselle ; permettez-moi d'insister pour que vous alliez vous reposer. »

Thérèse fit en chancelant quelques pas vers la porte.

— Venez, reprit le docteur d'un ton décidé ; et il l'emmena dans le salon contigu à la chambre, dont il ferma la porte.

Cependant, au lieu de se retirer chez elle, comme M. Deshoulières s'y attendait, elle s'approcha de la fenêtre où elle demeura tout absorbée dans la contemplation de la cathédrale dont les feux du matin doraient les flèches audacieuses. Partout régnait un calme profond ; bien que déjà la ville fût éveillée, aucun cri, aucun mouvement ne venait faire contraste avec l'immobilité solennelle de celui dont le repos ne devait plus être troublé par les bruits de la terre. Thérèse se recueillit ainsi quelques minutes ; vraisemblablement elle les employait à rassembler tout son courage ; enfin, d'une voix tremblante :

— Voudriez-vous, Monsieur, vous qui vous êtes montré si bon pour nous, me dire si mon pauvre oncle vous a parlé de... de son neveu Fabien ?

— M. Fabien Saint-Martin ?... Mais certainement ! Il m'a beaucoup parlé de lui.

— Ah !...

— Veuillez me permettre, à mon tour, Mademoiselle, de vous demander quelques renseignements : Où pourrions-nous trouver ce M. Saint-Martin ?

— Vous ne le savez pas ? Impossible qu'il ne vous ait pas dit cela !

— Au contraire, il a catégoriquement refusé de répondre à nos questions ; j'espérais que vous étiez peut-être en mesure de nous éclairer....

— Vous vous trompiez. C'est précisément ce

qu'on m'a toujours caché ! Oh ! Monsieur, dites, il n'a pas emporté son secret dans la tombe !

Il semblait que sa douleur eût attendu ce moment pour éclater. M. Deshoulières cherchait à comprendre la cause de cette détente soudaine qu'il finit par attribuer à la simple surexcitation des nerfs.

Thérèse cependant attachait sur lui un regard plein d'éloquents supplications, comme si elle eût compté qu'il devinât sa pensée, qu'il pût même y répondre.

— Il faut vous reposer, répéta le docteur, c'est le plus pressé pour le moment, ajouta-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Soyez sûre qu'avant peu nous serons fixés sur tout ce qu'il importe de savoir.

— Oh ! mon Dieu ! On voit bien que vous ne le connaissiez guère, répondit mademoiselle Veillot. Vous ne savez pas à quel point il était.... inflexible. »

Ce dernier mot fut dit après une légère pause, comme si le souvenir du visage rigide endormi à jamais dans la chambre voisine fût venu tout à coup arrêter sur ses lèvres une expression plus dure.

« Pauvre Fabien ! poursuivit-elle. Il est parti moitié par dépit, moitié parce qu'on l'a chassé.... Mon oncle était furieux et n'a voulu désormais parler de lui à personne, — à moi moins qu'à tout autre. »

Ces dernières paroles furent prononcées si bas qu'elles passèrent inaperçues pour le docteur.

« Combien y a-t-il de temps de cela ?

— Deux ans.

— Eh bien ! dit M. Deshoulières, par suite d'une disposition aussi étrange que désagréable pour moi, je me vois condamné au rôle de dépositaire de la fortune de votre oncle, jusqu'à ce qu'elle puisse être remise aux mains de M. Saint-Martin. Je dois donc aller sans retard, avec le notaire, au château d'Ardron ; là nous apprendrons quelque chose. »

Thérèse secoua la tête :

« S'il ne vous a rien dit lui-même, ce n'est pas à Ardron que vous trouverez des renseignements sur mon cousin. »

Peu d'instants après le docteur, ayant décidé Thérèse à se mettre au lit, traversait rapidement la ville pour rentrer chez lui. Au-dessus de sa tête, le ciel couleur gris-perle bleuissait rapidement. Déjà tout le monde était debout, les uns sur le pas de leur porte, les autres courant à la besogne quotidienne ; chacun observait curieusement le docteur au passage, devinant qu'il revenait de l'hôtel du Cygne, où avait dû se dérouler la catastrophe. Personne néanmoins n'osa lui adresser la parole, tant il paraissait de mauvaise humeur ! M. Deshoulières se reprochait amèrement, en effet, ce qu'il appelait sa faiblesse ; et pourtant il se rendait compte que si c'eût été

à recommencer, il céderait une fois encore. Qu'allait devenir Thérèse?

Il en était là de son monologue quand ses regards rencontrèrent un grand mur, dont la vue lui causa une sorte de soulagement en lui rappelant qu'il y avait dans la ville un couvent, où la jeune fille pourrait trouver, au besoin, le plus respectable de tous les refuges.

« Et pour le reste, reprit M. Deshoulières avec un soupir, nous serons fixés quand j'aurai été à Ardron, quand j'aurai vu les choses par moi-même. »

Ardron apparaissait encore au docteur comme un port de salut, quand il se mit en route avec maître Rouleau, le lendemain des funérailles. Thérèse logeait provisoirement chez la femme du notaire qui avait offert de la recevoir, et ceci délivrait M. Deshoulières d'une partie de ses perplexités.

Le voyage en chemin de fer s'effectua d'abord à travers un pays plat, couvert d'interminables champs de blé; ensuite on atteignit une région moins monotone où les bois alternaient avec de grandes prairies peuplées de bestiaux. Enfin le train s'arrêta devant une petite station : le garde barrière répondit aux questions des voyageurs : — Le château d'Ardron, messieurs? — Prenez le chemin que voici — toujours à droite — en un petit quart d'heure vous y serez.

M. Deshoulières se mit en marche du pas rapide qui lui était habituel. Mais le petit quart d'heure se prolongea outre mesure, à son gré, au gré du notaire surtout qui suait sang et eau. Enfin une terrasse leur apparut bordée de chaque côté d'une rangée d'arbres rigoureusement alignés. Au-dessus, se dressait une construction moderne du genre le plus prétentieux. Le temps n'avait pas encore éteint les tons trop crus de la brique rouge à cordons et à encadrements de pierre blanche. Aux deux extrémités, la façade était flanquée de morceaux d'architecture qui avaient la prétention de représenter des tours; au centre s'élevait un petit belvédère. Quant à l'intérieur du château, il était tout satin et dorure.

Le petit notaire s'extasia. Tant de luxe augmentait au contraire pour le docteur la morne tristesse de cette maison inhabitée : les chambres, à mesure que la femme du concierge en ouvrait les volets offraient, l'une après l'autre, le même caractère. Tout y était neuf, brillant et banal. L'une d'elles, au premier étage, différait des autres, cependant. Son ameublement était plus simple et de meilleur goût; mille petits riens disséminés de tous côtés lui donnaient un air de vie qui manquait ailleurs.

« La chambre de mademoiselle, » avait dit la vieille concierge, en ouvrant les fenêtres par lesquelles s'était précipité un torrent de chaude lumière.

Cédant à un sentiment de discrétion spontané presque involontaire M. Deshoulières arrêta son

compagnon sur le seuil et refusa d'entrer lui-même. A peine aperçut-il une statuette de la Sainte Vierge et une alcôve tendue de mous-seline.

Hélas! Thérèse l'avait bien prévu : le docteur passa vainement en revue les lettres et documents éparpillés dans les divers bureaux, armoires ou bahuts du château; nulle part il n'était fait mention de M. Saint-Martin!

Tandis que le notaire inventoriait les papiers, ficelant et cachetant les liasses, M. Deshoulières interrogea le concierge et sa femme au sujet de Fabien. A son grand désappointement, ils en savaient encore moins long que lui; jamais ce jeune homme n'avait paru depuis leur entrée dans la maison, son nom ne leur était pas inconnu, voilà tout; encore se gardait-on bien de le prononcer trop souvent, car on savait qu'il suffisait à M. Moreau de l'entendre pour tomber dans des accès de fureur. Tout à coup le notaire, qui continuait le dépouillement des papiers, tendit deux lettres au docteur.

« Elles vous renseigneront bien peu, mais il est de mon devoir de vous inviter à lire tous les documents, même les plus insignifiants, dans lesquels figure le nom de Saint-Martin. » Ceci fut dit par le petit Rouleau avec une sorte d'autorité professionnelle.

C'étaient deux lettres de quelques lignes seulement, lettres d'enfant écrites au collège. Un ruban noué avec soin les attachait; elles avaient dû être lues et relues bien des fois, il était aisé de s'en apercevoir à leurs plis. N'était-ce pas peut-être là l'unique sentiment d'affection qui eût fait battre le cœur de ce vieillard égoïste? On trouva encore plusieurs lettres du même Fabien formant un paquet séparé. Leur importance était nulle, néanmoins elles avaient été conservées avec amour : la dernière remontait à deux ans et demi; elle semblait avoir été écrite pendant une courte absence : on y parlait avec allégresse de l'acquisition d'Ardron.

« Et il n'y en a pas d'autres? demanda le docteur.

— Voyez vous-même, répondit M. Rouleau, après un instant de silence. Les papiers sont en ordre. »

Tous les deux s'occupèrent à parcourir cet amas de grimoires et à prendre des notes, en échangeant par-ci par-là quelques réflexions jusqu'à une heure assez avancée de l'après-midi.

« Décidément, il n'y a rien, rien du tout, s'écria le docteur se levant avec impatience.

— Non, rien, répéta le notaire, d'un air préoccupé. Mais il nous reste, Dieu merci, à interroger les gens du village et d'abord M. le curé. De ce côté nous apprendrons certainement quelque chose. »

Au village, on lui servit plus de médisances, de légendes variées qu'il n'en fallait pour expliquer la disparition d'une centaine de neveux : M. Fa-

bien avait toujours désiré parcourir le monde, son oncle contrariait sa volonté. Il avait, sans aucun doute, émigré en Amérique, à moins que ce ne fût à l'île Maurice. — Il s'était engagé en Algérie, etc... Mais de faits précis il n'en fut pas question.

Le paisible petit village d'Ardron était bouleversé par la présence de ces deux étrangers apportant la nouvelle de la mort de M. Moreau et se livrant à une enquête au sujet de M. Saint-Martin. Le bruit de l'événement arriva longtemps avant eux au presbytère, où M. le curé les reçut avec une grande politesse.

L'histoire parut l'intéresser, mais jamais il n'avait vu M. Fabien : les dispositions extraordinaires du testament lui semblaient, du reste, incompatibles avec la solidité d'esprit qu'il avait rencontrée chez le vieux châtelain d'Ardron. Il comprenait que M. Deshoulières fut très-tourmenté. Peut-être pourrait-on invoquer le secours de la police ou recourir à la presse de Paris et des départements ?

« Ces deux moyens sont interdits formellement par le testament, répondit le docteur, et leur emploi aurait des conséquences si graves pour M. Saint-Martin que je ne me crois pas le droit de les adopter quand même. Si j'agissais ainsi, la part de fortune qui revient à ce jeune homme se trouverait réduite à quarante mille francs.

— En ce cas, conclut le curé avec un hochement de tête, je n'ai plus rien à dire. »

Le docteur sortit du presbytère, désespéré. Les recherches avaient été parfaitement inutiles. Il ne restait plus qu'à s'en retourner bredouille, ce qu'il fit, après avoir passé la nuit au château.

Dans le wagon qui le ramenait à C., il tira de son sac une liasse de papiers qu'il emportait.

« C'est inconcevable, s'écria-t-il, en les feuilletant, c'est inconcevable, que parmi tous ces papiers, il ne se trouve rien de relatif au neveu, sauf ces lettres de date ancienne. »

Maitre Rouleau haussa les épaules :

« Que voulez-vous ? Il y a là-dessous des querelles de famille, évidemment, et l'oncle n'a trouvé rien de mieux pour marquer son mécontentement que de faire disparaître tout ce qui se rapportait au temps et aux causes de la querelle.

— Son mécontentement ? Hum ! Cela ressemble plutôt à du chagrin, si je ne me trompe. Au fait, où pensez-vous qu'il soit possible de placer mademoiselle Veillot..., en attendant ?... »

— Mais... cette demoiselle ne pourrait-elle pas rester où elle est ? hasarda le notaire.

— Chez vous ?... L'arrangement vous paraît praticable ?

— Mon Dieu ! Il aurait plus d'un mauvais côté, peut-être ; cependant, il n'y a rien que je ne sois disposé à faire pour vous aider dans la fâcheuse conjoncture où vous êtes.

— Quels sont les mauvais côtés ? Voyons !

— D'abord, il y a ma femme. Elle est admirable de dévouement, de sagesse... Cela n'empêche pas toutefois qu'elle ne soit femme, et les femmes, voyez-vous...

— Je comprends fort bien que vous teniez à consulter votre femme d'abord, interrompit M. Deshoulières avec une pointe d'ironie.

— L'autre mauvais côté... J'éprouve vraiment quelque peine à en faire l'aveu. Hélas ! Il n'est pas permis à tout le monde de suivre les impressions de son cœur. La somme annuelle est si insuffisante...

— N'est-ce que cela ? s'écria le docteur. Tout le temps que mademoiselle Veillot restera chez vous et que vous pourvoirez à ses besoins, je prends sur moi d'élever sa pension au double de ce qu'a fixé M. Moreau. La pauvre enfant ne pourrait pas vivre avec une si faible somme ! Quand le légataire universel reviendra, il agira, bien entendu, à sa guise.

— Assurément, assurément. Vous êtes plein de générosité, docteur, et lorsque la jeune demoiselle saura ce que vous avez fait pour elle...

— Elle ne saura rien, riposta péremptoirement M. Deshoulières. N'oubliez pas que les questions d'argent doivent rester entre nous. Vous demanderez à madame Rouleau si l'arrangement lui convient, et si mademoiselle Veillot n'y fait pas d'objections, vous pourrez considérer l'affaire comme conclue. Voilà toujours un cauchemar de moins. »

Avant d'arriver, M. Deshoulières fit un somme dans le wagon et maître Rouleau en profita pour ouvrir son portefeuille et jeter un coup d'œil oblique sur deux lettres portant l'adresse de M. Moreau, au château d'Ardron. Le portefeuille remis en place, il se dit tout bas avec un sourire de triomphe :

« Zénobie sera bien forcée de reconnaître que j'ai mené les choses aussi habilement qu'elle eût pu le faire elle-même. »

T. B.

(La suite au prochain Numéro.)



LES MAURÉNAL

(SUITE)

M. Ébrard offrit alors son bras à madame de Maurénal, et il paraissait naturel que Georges donnât le sien à Théonie, mais il ne le fit point, et se contenta de marcher à ses côtés, presque sans lui adresser la parole et laissant le docteur faire tous les frais de la conversation. On eût dit qu'il était beaucoup plus timide auprès d'elle qu'aux premiers jours de leur connaissance. Cependant, à mesure qu'on découvrait un nouveau point de vue ou qu'on admirait quelque fleur rare, le jeune homme sortait de son mutisme pour faire remarquer les beautés du paysage ou les propriétés particulières de la plante; il le faisait en termes toujours choisis et souvent avec une piquante originalité, qui ne nuisait nullement à cet air de bonhomie naturelle, l'un des plus grands charmes de sa personne.

L'invitation à dîner fut acceptée avec plaisir, et il était déjà tard, lorsque les voyageurs, fort satisfaits de leur visite, reprirent le chemin de leur bastide.

Presque au même instant, le maître maçon du village vint prendre les ordres de madame de Maurénal au sujet des réparations qu'il devait exécuter à la ferme voisine; elle sortit alors avec cet homme, laissant le docteur en compagnie de Georges, qui dessinait sur un album une plante curieuse, rapportée de sa promenade.

— Fais-moi le plaisir de me prêter le second volume de l'*Histoire de la Restauration*, lui dit M. Morlot. »

Le jeune homme se leva pour aller chercher ce livre dans sa bibliothèque, et le docteur se mit à feuilleter l'album, resté ouvert devant lui.

« Il a vraiment du talent pour le dessin, votre jeune maître, dit-il à Adélaïde, qui travaillait à l'aiguille dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Pour cela et pour toutes sortes de choses, dit-elle en se levant et en venant s'asseoir sans façon près de la table; on ne trouverait pas, je crois, à cent lieues à la ronde, un jeune homme si instruit, si doux, si bon, si rangé.

Pendant qu'Adélaïde poursuivait ce panégyrique avec un enthousiasme toujours croissant, le docteur poussa tout à coup une exclamation de surprise.

« Voilà qui confirme tous mes soupçons, se dit-il à lui-même.

— Tiens! le portrait de cette belle demoiselle

de tout à l'heure, dit Adélaïde en se penchant pour mieux voir, on croirait qu'elle va parler, tant c'est bien elle; un beau brin de fille, ma foi! et qui ferait une gentille femme pour Georges; quel dommage qu'il ne veuille pas se marier, à ce que dit madame.

— Ah! madame de Maurénal vous a fait cette confidence?

— Plutôt vingt fois qu'une, et j'avoue que j'en suis fâchée pour lui et pour moi qui serais si contente d'avoir encore un petit Maurénal à caresser. »

Georges rentrait au salon, son volume à la main.

— Il y a apparence, mon cher, lui dit le docteur avec un sourire narquois, que tu ne te contentes pas de dessiner les plantes, mais que tu t'occupes aussi des fleurs.

— Si c'est à cette esquisse que vous faites allusion, dit le jeune homme en rougissant légèrement, ce n'est pas la peine d'en parler, tant elle est mal réussie; aussi ai-je l'intention de l'enlever de mon album.

— Donne-la moi alors, mon ami, car j'aurai grand plaisir à avoir le portrait d'une si jolie fille.

La photographie la plus ordinaire serait beaucoup plus ressemblante, je vous assure, et je suis persuadé que mademoiselle Ébrard vous offrira volontiers la sienne si vous la lui demandez. »

Madame de Maurénal revint en cet instant, et le jeune homme, fermant son album, se hâta d'interroger sa mère sur les réparations qu'elle allait entreprendre.

VII

LE BASTIDON DU PÈRE FRANÇOIS

Le lendemain matin, comme Théonie s'occupait déjà des préparatifs du dîner que M. Ébrard voulait exquis, le fermier vint l'avertir que la femme de François Giraud la priaît de lui envoyer une bouteille de vin vieux, ainsi qu'elle avait eu la bonté de le faire souvent.

Mademoiselle Ébrard, qui avait été plusieurs fois visiter le pauvre ouvrier, blessé dans la catastrophe du chemin de fer, mit dans un panier deux bouteilles de bon vin et plusieurs autres provisions, puis, suivie de misi Guisou, qui l'accompagnait d'ordinaire dans ses visites de cha-

rité, elle arriva chez les Giraud, dont les trois enfants, auxquels elle avait souvent apporté des vêtements et des friandises, étaient accourus à sa rencontre.

« Eh bien, mon ami, comment cela va-t-il, aujourd'hui ? dit-elle en s'asseyant auprès du malade.

— La jambe est presque guérie, grâce à ce bon monsieur qui vient la panser tous les jours; mais la faiblesse ne diminue guère, et je crains de ne jamais plus retrouver mes forces.

— Je suis persuadée du contraire, mon brave homme; seulement, il vous faut une bonne nourriture, et je me charge d'y pourvoir. »

Comme elle causait ainsi avec le père François, l'exhortant à la patience et caressant les petits, qui s'étaient groupés familièrement autour d'elle, des bruits de pas retentirent dans la cuisine.

« Voilà le monsieur ! s'écrièrent les enfants. »

Un homme entra en effet dans la chambre du malade, c'était Georges de Maurénal.

« Vous ici, mademoiselle ? balbutia-t-il en rougissant.

— En qualité de voisine, je viens visiter de temps en temps le malade; mais, à votre tour, monsieur, n'est-ce pas vous qui venez avec tant de bonté panser tous les jours sa blessure ?

— Mon Dieu, c'est tout naturel, je n'ai rien de mieux à faire. Quand on n'a pas d'état, il faut cependant bien se rendre utile à quelqu'un, et ma bonne mère est la première à me le conseiller.

— Eh bien, je suis très-contente que nous nous soyons rencontrés ainsi sur le terrain de la charité, dit-elle gaiement; cependant je me retire pour ne point vous empêcher de remplir vos fonctions de chirurgien, à moins que je ne puisse vous y aider d'une manière quelconque. »

Il hésita un instant, puis, surmontant sa timidité :

« Je manque précisément de charpie, et, si vous vouliez en préparer un peu, je vous en serais reconnaissant.

— Oh ! de tout mon cœur, monsieur. »

Il tira de sa poche un paquet de vieux linge, et, lui en donnant un morceau, tous deux se mirent à l'ouvrage.

« C'est une besogne qui m'est familière, dit Théonie, nous avons fait beaucoup de charpie au Sacré-Cœur au commencement de la guerre.

— Il n'y a donc pas longtemps que vous êtes sortie du couvent, mademoiselle ?

— Trois mois seulement. J'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère lorsque je n'étais encore qu'une petite fille; mon oncle, mon seul parent, était encore aux colonies, où le retenaient ses affaires; on me conduisit au Sacré-Cœur, où je trouvai dans la Supérieure une seconde mère.

— C'est comme ma mère, dit Georges, elle aussi a été orpheline de bonne heure, elle aussi a été élevée avec tendresse dans une maison religieuse.

— Oui, je le sais, le docteur me l'a appris, et cette similitude de position et d'éducation me ferait aimer davantage madame de Maurénal, s'il était possible.

— Comme vous me faites plaisir en me parlant ainsi, mademoiselle !

— Maintenant que je ne vous suis plus utile, dit-elle, je vais retourner auprès de mon oncle, qui trouve peut-être mon absence un peu longue. »

Et, appelant misi Guisou, elle reprit la route de la bastide.

Théonie marchait d'un pas agile, rêveuse et le cœur rempli de cette joie intime que donne toujours l'accomplissement d'un acte charitable, lorsque tout à coup le bruit d'une voiture se fit entendre à peu de distance et le docteur apparut à ses yeux.

« Je vais voir monsieur votre oncle, dit-il en la saluant, voulez-vous que je vous reconduise à la bastide ?

— Cela n'en vaut pas la peine, cher docteur, je n'en suis plus éloignée que de quelques centaines de pas.

— Alors vous me permettrez de vous offrir le bras, reprit-il en mettant pied à terre et en jetant les rênes à son domestique; il me reste si peu de temps à jouir de votre présence que je ne veux pas en perdre une seule occasion.

— Toujours bon et aimable, répondit-elle en souriant et en arrêtant sur lui son limpide regard.

— C'est que je parle à cœur ouvert, moi; ce n'est pas comme ce maladroît de Georges, qui n'ose point vous dire ce qu'il pense.

— Que pense-t-il donc de si terrible ? répondit-elle en riant; est-ce qu'il a de moi une opinion détestable et qu'il vous a pris pour son confident ?

— Peut-être, reprit-il sur le même ton.

— Permettez-moi de ne pas vous croire, docteur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que je viens de le rencontrer près du lit du père François, et qu'il a été fort aimable, au contraire.

— Voyez-vous, cela, reprit le docteur en se frottant les mains; mais voici M. Ébrard armé de sa longue-vue et qui me fait signe de venir le rejoindre. A bientôt, mademoiselle. »

Quelques heures après, il se rendait à la Florine, et, montant droit au petit salon, dont madame de Maurénal faisait son cabinet de travail, il eut avec elle un entretien secret, qui dura plus d'une heure, et dont il sortit fort peu satisfait et maugréant en lui-même contre la bizarrerie de certaines natures et contre les caprices des femmes.

Deux jours plus tard, un splendide dîner, servi sous le treillat, réunissait à la même table les principaux personnages de cette histoire. Monsieur Ébrard se montrait de très-bonne humeur

et le docteur était étincelant d'esprit et de verve; cependant une nuance de tristesse perçait à travers cet entrain un peu factice, c'est qu'il savait que c'était le dîner des adieux et qu'il ne reverrait de longtemps et peut-être jamais cette jeune fille, si simple, si expansive, à laquelle il s'était paternellement attaché pour sa douceur, pour cette beauté morale qui transpirait, pour ainsi dire, à travers la beauté physique. Georges aussi la contemplait avec une émotion contenue, et il y eut un moment où ses yeux brillèrent, comme si une larme eût monté de son cœur jusqu'à sa prunelle. Madame de Maurénal se montra gaie, gracieuse et charmante plus encore qu'à l'ordinaire; mais, quand le moment des adieux fut venu et qu'elle embrassa Théonie, qui pleurait à chaudes larmes, il y eut comme un éclair de joie, mystérieux reflet de ses sentiments intimes, qui perça malgré ses efforts, sur sa physionomie fine et mobile.

VIII

LA CRISE

Quinze jours s'écoulèrent sans que M. Morlot parût à la Florine.

Cette abstention était si peu dans les habitudes de cet excellent homme, qu'elle finit par inquiéter fortement madame de Maurénal.

— Je crains que le docteur ne soit malade, dit-elle à Georges, qui, depuis quelque temps, passait lui-même une grande partie de ses journées dans sa chambre, occupé, disait-il, d'études sérieuses qui captivaient son attention.

— Je l'ai vu hier et il se porte très-bien, répondit le jeune homme.

— Tu as donc été chez lui, mon enfant ?

— Oui, j'avais un livre à lui emprunter.

Mais il n'ajouta point qu'il l'avait visité presque tous les jours depuis le départ de leurs amis communs.

Madame de Maurénal comprit alors qu'elle avait blessé le docteur dans l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, quelques heures avant le dîner, à la bastide; et, comme elle était sincèrement attachée à son vieil ami, elle fut toute triste de cette découverte.

« J'ai eu tort, se dit-elle, j'ai été trop tranchante, trop peu mesurée dans mes expressions, mais aussi a-t-on jamais eu une pareille idée, marier mon fils à cette étrangère, une personne qu'il connaît à peine. Je ne puis douter des bonnes intentions du docteur, mais décidément il perd la tête, il radote avant l'âge, et son bon sens d'autrefois, son entente des choses de la vie lui font entièrement défaut dans cette circonstance.

D'ailleurs, mon bien-aimé Georges ne songe nullement à se marier et ne s'en soucie pas du tout. L'amour de sa mère, ses études scientifiques et les bonnes œuvres dont il s'occupe suffisent à son bonheur; pourquoi contrarierais-je ces

vertueux penchants? Ne peut-on être heureux tout en restant célibataire? Vraiment, il convient bien à ce vieux fou de docteur de prêcher le mariage, lui qui n'a jamais voulu prendre femme, et qui n'en vit pas moins heureux et considéré. Saint-Paul n'a-t-il pas dit quelque part : « Mariez-vous, vous ferez bien; ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. »

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, le cœur oppressé, les yeux en larmes, saisie d'une tristesse indicible, dont elle ne pouvait reconnaître la cause.

Dans sa jeunesse, lorsqu'elle avait encore présents à l'esprit tous les sages enseignements des bonnes religieuses, et dans le cœur une tendre piété, son âme se serait épanchée devant Dieu dans une fervente prière, et, comme dans le temps où elle avait supporté si courageusement des malheurs véritables, elle se serait trouvée soulagée; mais depuis que son amour maternel, le plus naturel, le plus légitime, le plus saint de toutes les amours terrestres était devenu passion et idolâtrie, sa piété s'était refroidie peu à peu. Elle se croyait encore chrétienne, sans doute, sa vie était irréprochable, elle faisait exactement ses prières, soir et matin, elle assistait à la messe les dimanches et fêtes, et elle ouvrait généreusement sa bourse aux pauvres gens; mais, comme un fleuve qui rompt ses digues, l'excès de sa tendresse avait renversé les barrières de sa raison, et Dieu n'avait plus la première place dans son amour. Son trésor était sur la terre et son cœur avec son trésor.

« Je ne voudrais cependant pas me brouiller avec le docteur, se dit-elle; n'est-il pas le frère de ma meilleure amie, de ma chère et tant regrettée Clotilde; ne m'a-t-il pas rendu toutes sortes de services; n'est-ce pas lui qui a guéri mon Georges, lorsque tous les médecins que j'avais consultés jusqu'alors y avaient échoué? Mais je ne puis néanmoins lui faire des excuses, et surtout sacrifier à son admiration saugrenue pour mademoiselle Ébrard le bonheur de mon fils.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée d'Adélaïde, qui venait l'aider dans sa toilette.

L'excellente créature était un peu souffrante, ce jour-là.

« Comme te voilà pâle, ma bonne, lui dit madame de Maurénal avec affection, est-ce que tu serais malade?

— J'ai un grand mal de tête et un peu de fièvre, je crois, mais cela n'est rien; il ne faut pas y faire attention.

— Il faut s'en occuper, au contraire, car, à ton âge, surtout, une petite maladie peut devenir dangereuse, étant négligée.

Puis, comme si une pensée nouvelle, surgissant dans son cerveau, eût changé tout à coup le cours de ses idées, son visage, attristé tout à l'heure, se rasséréna subitement.

« Je vais envoyer chercher le docteur, dit-elle.

— C'est inutile, je vous assure.

— Non, non, je désire qu'il vienne; si ce n'est pour toi, du moins pour ma tranquillité.

— Toujours aussi affectionnée pour sa vieille bonne, se disait la chère femme avec des larmes d'attendrissement dans les yeux, tandis que sa maîtresse, véritablement désireuse de prendre sur cette indisposition l'avis d'un médecin, mais, satisfaite surtout d'avoir trouvé ce moyen de rétablir sans explication ses relations d'amitié avec M. Morlot, lui écrivait un billet tout aimable pour le prier de venir donner ses soins à Adélaïde.

Malgré son mécontentement envers la châtelaine de la Florine et sa résolution de lui tenir rigueur, le docteur fut pris au piège et accourut en toute hâte.

« Vous vous êtes effrayée bien à tort, madame, dit-il après avoir questionné et examiné Adélaïde, c'est une indisposition qui n'aura aucune suite.

— Que Dieu soit béni, et vous aussi, cher docteur, dit-elle en lui jetant un regard affectueux, je suis si facilement en peine sur le compte de mes amis ! Vous-même ne m'avez-vous pas donné tout dernièrement de l'inquiétude en restant si longtemps sans venir nous voir. Heureusement que Georges a été chez vous, et qu'il m'a rassurée sur votre santé.

— Vous a-t-il aussi rassurée sur la sienne, madame, lui répondit-il en la regardant d'un œil sévère.

— O mon Dieu ! comme vous me dites cela ! s'écria madame de Mauréal en mettant la main sur son cœur pour l'empêcher de battre si fort ; Georges serait atteint de quelque maladie intérieure ? Mais non, ce n'est pas possible, car je m'en serais aperçue ; c'est mal à vous de vous jouer de ma faiblesse ; n'est-ce pas, mon ami, que Georges se porte bien et que vous avez voulu plaisanter seulement ?

— Je ne plaisante point sur de pareils sujets, reprit tristement le docteur ; non-seulement Georges est malade, moralement surtout, mais sa maladie est déjà fort avancée, sans que vous vous en doutiez, sans qu'il le sache bien lui-même.

— Pour l'amour du ciel, ne me torturez pas de la sorte, et expliquez-vous, à la fin !

— Je le ferai, madame, je vous dirai la vérité tout entière, puissiez-vous l'entendre sans colère ! Georges est malade de chagrin, parce qu'il est amoureux de mademoiselle Ébrard et qu'il craint que vous ne donniez pas volontiers votre consentement à ce mariage.

— Qu'est-ce que vous me chantez-là, docteur ? s'écria-t-elle en tressaillant de tout son être, Georges aimer cette créature ?

— Cette créature, comme il vous plaît de l'appeler, est l'une des plus parfaites qui soient sorties des mains du créateur, reprit vivement le docteur Morlot.

— Cela vous plaît à dire, monsieur, mais je ne

suis pas du tout de votre avis, et je suis persuadée que mon fils n'en est pas non plus. Il éprouve peut-être pour elle un de ces légers penchants que le matin voit naître et que le soir voit mourir ; mais, comme il ne la verra jamais plus, il l'oubliera aisément. Loin des yeux, loin du cœur, dit le proverbe.

— Non pas pour Georges, madame, ne vous en flattez point. Sa nature aimante est éveillée avec d'autant plus de force qu'elle avait été plus longtemps comprimée ; il est trop épris, il a trop de constance dans le caractère, il a trop combattu en lui-même cette inclination, très-légitime, du reste, pour qu'elle soit éphémère ; il pourra souffrir, mourir peut-être, mais oublier, point.

— Mais tout cela n'existe que dans votre imagination, docteur ! s'il l'aimait, pourquoi ne m'en aurait-il pas parlé ?

— Parce qu'il est des choses qu'avec la timidité naturelle de Georges, l'éducation un peu excentrique qu'il a reçue et la connaissance qu'il a peut-être de vos secrètes pensées, il ne vous avouerait pas volontiers.

Madeleine rougit et pâlit tour à tour.

« C'est donc vous qui êtes son confident, monsieur, vous qui le poussez dans cette voie d'ingratitude ! Joli métier que vous faites-là !

— Suis-je assez malheureuse ! s'écria-t-elle en fondant en larmes ; mes meilleurs amis se tournent contre moi, et mon fils lui-même, la chair de ma chair, le fruit de mes entrailles... Ah ! c'est maintenant que je suis réellement veuve, veuve de toute affection !

— Voyons, fit le docteur en lui prenant la main d'un air de compassion et d'amitié, calmez-vous, chère madame. Parlons raison. Qu'y a-t-il d'extraordinaire, d'affreux, de coupable à ce qu'un homme de vingt-cinq ans déjà, songe à épouser une jeune fille charmante, que la Providence a placée sur son chemin ?

— Il y a que cette jeune fille est une étrangère pour nous, que nous ne connaissons ni sa naissance, ni ses mœurs, ni ses opinions.

— Voulez-vous que je vous montre les lettres que j'ai reçues de Paris au sujet de mademoiselle Ébrard ?

— Vous avez donc pris des informations sur son compte ? Qui vous en avait chargé, s'il vous plaît ?

— Mon affection pour votre fils, madame. Lorsque vous me priâtes jadis d'accepter la charge de subrogé-tuteur de cet enfant, que j'aimais pour l'avoir disputé au rachitisme, à la mort peut-être, je crus contracter aussi l'obligation de m'occuper de son bonheur.

— Et vous pensez qu'il le trouverait dans un pareil mariage ?

— Oui, sur ma parole, autant au moins que la prévoyance humaine peut le faire croire, car il aime mademoiselle Ébrard, vous dis-je ; il ne lui est pas indifférent, j'en ai la conviction, et il trouverait en elle, ce qui se rencontre rarement, la

sagesse et la vertu unies à la beauté, à la santé, à un bon caractère, j'ajouterais à la richesse.

— Ah ! elle est riche aussi, votre protégée ?

— Deux cent cinquante mille francs de dot, et plus tard la fortune de l'oncle, que l'on estime à deux millions, rien que cela, madame, dit le docteur d'un air triomphant.

— Et vous voulez que Georges prétende à cette héritière, qu'il s'expose à être refusé, regardé comme un coureur de dot, peut-être ! Non, le fils du général de Maurénal ne s'abaissera pas jusqu'à, son honneur le lui défend ; si vous avez pu le croire un seul instant, détrompez-vous, monsieur.

— Hélas ! je suis en effet détrompé, dit tristement le docteur, je vous croyais la plus tendre des mères, et maintenant !...

— Eh bien ! maintenant, que croyez-vous, dit-elle avec une indicible expression de douleur et de défi.

— Que cette sainte tendresse, dont jadis vous avez donné tant de preuves, est poussée jusqu'à la jalousie ; et la jalousie dans l'amour maternel, c'est de l'égoïsme, madame ! »

Puis, se levant brusquement, il sortit.

Madeleine ne fit aucun effort pour le retenir, accablée qu'elle était par la douleur et la honte. Elle demeura longtemps à la même place, la tête appuyée dans ses mains, le corps secoué par des mouvements convulsifs.

« Jalouse et égoïste ! répétait-elle en sanglotant ; moi qui donnerais pour lui mon sang et ma vie, moi qui lui ferais volontiers tous les sacrifices... excepté celui de son amour pourtant ! Le devoir peut-il aller jusque-là ? Puis-je me résigner à descendre au second rang dans son cœur ? à céder à une autre femme la place que j'y occupe depuis sa naissance !... Cette idée m'est odieuse, cette pensée me tue ! Si c'est là ce qu'on appelle être jalouse, je le suis en effet ! Que le docteur me blâme, que le monde entier me condamne, que m'importe, après tout, pourvu que Georges me reste ! N'est-il pas ma vie et mon trésor ? N'est-ce pas en lui que se résument les joies et les douleurs les plus vives de mon existence ? Pour lui j'ai tout souffert, en lui j'ai tout espéré ? N'ayant connu ni mon père ni ma mère, trompée dans mes affections d'épouse, je croyais au moins au bonheur de la maternité, et, après avoir élevé mon fils avec toutes sortes de peines et d'angoisses, après avoir fait un homme robuste et charmant de cet enfant malingre ; après avoir développé moi-même son intelligence, inculqué dans son esprit les nobles sentiments qui l'animent, lorsqu'enfin je jouissais de mon ouvrage, et, qu'heureuse mère, je pouvais me glorifier de mon fils, une autre arrive, qu'il connaît à peine, qui n'a rien fait pour lui, à laquelle il ne doit rien, ni affection, ni reconnaissance, et l'on vient m'apprendre qu'il désire l'épouser, c'est-à-dire lui consacrer son cœur et sa vie ! lui appartenir plus qu'à moi-même, et l'on trouve

cela tout naturel ! et l'on s'indigne que je ne sisse point avec empressement cette occasion de me dépouiller vivante de mon unique trésor ! D'ailleurs, serait-il heureux auprès de cette femme ? Habitué à l'ardeur de ma tendresse, quel amour pourrait le satisfaire, et ne pas lui paraître froid ? Qui l'aimera comme je l'aime ? où trouvera-t-il une affection si vive et si désintéressée ? quel cœur battra aussi parfaitement à l'unisson du sien ! On me dira sans doute que, destiné à me survivre, il serait exposé à rester un jour isolé sur la terre ? Eh bien, ne sera-t-il plus temps alors de chercher une compagne ? Son père n'avait-il pas quarante-cinq ans lorsque j'ai consenti à devenir sa femme ?

C'est ainsi que la pauvre Madeleine argumentait dans sa douleur amère. Le frisson, puis une fièvre ardente la saisirent ; ses larmes se séchèrent, et ses yeux, devenus hagards, demeuraient fixés sur le portrait de son fils, accroché à la muraille. Elle ne pleurait plus, elle ne se lamentait plus, elle ne comprenait plus. Une espèce de paralysie envahissait son cerveau. C'est ainsi que Georges la trouva lorsque, inquiet du brusque départ du docteur, qu'il avait vu de sa fenêtre remonter en voiture avec un air irrité, il avait cherché sa mère au salon d'abord, dans sa chambre ensuite.

« Chère maman, dit-il en la serrant dans ses bras et en couvrant de baisers ses mains brûlantes, qu'avez-vous donc ? qu'est-il arrivé ?

Elle ne lui répondit point et ne lui rendit même pas ses caresses.

Il la déposa sur son lit, et, appelant Adélaïde :

« Déshabille-la promptement, dit-il, pendant que je vais courir après le docteur.

— Vous ne le rattraperez pas, répondit en pleurant la vieille bonne, donnez vous-même les premiers soins à votre chère maman, vous qui avez étudié la médecine.

Il essaya plusieurs remèdes, qui furent d'abord impuissants. Deux heures s'écoulèrent dans des alternatives d'espérance et de découragement, puis tout à coup survint une crise salutaire ; l'intelligence se réveilla, madame de Maurénal reconnut son enfant, poussa un grand soupir et, appuyant sur l'épaule de Georges sa tête endolorie, elle pleura à chaudes larmes.

« Mère bien-aimée, disait le jeune homme, souffrez-vous encore ? Comment cela est-il venu ?

Elle ne lui répondit qu'en le serrant dans ses bras ; mais, de même que les premières clartés de l'aurore chassent les fantômes de la nuit, les tendres paroles de son fils avaient ramené le calme dans son esprit.

« Ce ne sera rien, dit-elle, un étourdissement, un vertige, que sais-je ; mais parlons de toi, mon Georges. Le docteur prétend que tu es malade ?

— Le docteur se trompe, répondit-il, rassurez-vous, maman.

COMTESSE DE LA ROCHE

(La suite au prochain Numéro.)

LA VIOLETTE

TRADUIT DE GÖTHE

Une humble violette au fond d'une vallée
 Vivait timidement dans son ombre isolée ;
 Sous les gazons touffus se cachant à l'écart,
 Elle ne voulait rien qu'éviter tout regard ;
 Elle ne cherchait rien qu'un petit peu de mousse
 Pour y couler en paix sa vie austère et douce.

Oh ! quelle était jolie et charmante ! un Amour !

Dans le calme vallon voilà qu'un certain jour
 Vint courir, en chantant, une jeune bergère,
 Pied lesté, regards bleus, cheveux blonds, voix légère !

La violette alors levant le front : « Hélas !

- » Hélas ! Si je pouvais, pensa-t-elle tout bas,
- » Oui si je pouvais, moi, violette ignorée,
- » Être la plus splendide et la plus admirée
- » Entre toutes les fleurs, ne fût-ce qu'un moment,
- » Pour que cette mignonne enfant pût seulement
- » Me cueillir et me mettre à son gentil corsage,
- » Sur elle une minute ou deux, pas davantage ! »

Hélas ! la jeune fille au cœur insoucieux

L'écrasa, sans avoir même baissé les yeux ;

Et la fleur, exhalant son âme parfumée,

S'inclina sans murmure et dit : « O bien-aimée,

» Je meurs, mais à tes pieds, et je bénis mon sort !

» Je meurs. Mais c'est de toi, du moins, que vient la mort ! »

PAUL COLIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ASPIC AU FOIE GRAS ET AUX PERDREAUX

Faites du jus avec un kilogramme et demi de viande de bœuf, un pied de veau, un abattis de volaille; laissez bien bouillir, et pendant ce temps faites rôtir les perdreaux. Clarifiez bien le jus avec des blancs d'œufs et ajoutez-y un jus de citron. Avant de vous en servir, passez-le au tamis de soie, lavez le foie gras à l'eau froide, faites fondre un morceau de beurre dans une casserole, mettez-y le foie avec du poivre et du sel, couvrez avec un rond de papier d'office beurré, laissez cuire à très-petit feu durant une demi-heure.

Graissez le moule avec de l'huile sans goût de fruit; versez-y une première couche de jus, et lorsqu'il est pris en gelée, placez dessus les membres des perdreaux, des carrés de foie gras, des truffes, versez du jus, et lorsqu'il est pris, recommencez avec ce qui vous reste de perdreaux

et de foie, et recouvrez avec un dôme de jus. Placez à la cave, ou mieux dans de la glace jusqu'au moment de servir.

Ce plat peut se faire en remplaçant les perdreaux par un poulet. Il est bon, beau, mais assez cher.

* *

RATAFIA DE BROU DE NOIX

500 grammes de noix vertes qui ne soient pas formées. Ecossez-les et placez-les dans une cruche de grès; versez par-dessus deux litres et demi d'eau-de-vie, 3 grammes de cannelle, autant de girofle et de muscade râpée. Laissez infuser pendant deux mois, tirez à clair et ajoutez 500 grammes de sucre cassé très-menu. Quand le sucre sera bien fondu, filtrez et mettez en bouteilles.

REVUE MUSICALE

Les musiciens arabes.—Le grand orgue du Trocadéro.
Musique de choix.

Un grand nombre de nos abonnées de la province et de l'étranger, ne pouvant quitter leur département ou leur pays, ont besoin de connaître un peu ce qui se passe dans les régions des illustrations artistiques. C'est pourquoi nous leur transmettons avec plaisir ce qui, pendant le cours de l'Exposition universelle, a attiré l'attention publique.

LES MUSICIENS ARABES

« Hâte-toi de te rendre de grand matin dans le jardin arrosé des eaux du ciel, car le printemps vient de nous ramener les fleurs; la rosée, semblable à des perles jetées sans ordre, exhale l'odeur du musc; une pluie bienfaisante ranime en tous lieux la nature, et fait de toute la terre une prairie couverte d'une riche végétation.

» La rose, semblable à une manche boutonnée, imite les fleurs de la camomille. Tous les oiseaux, en leurs langages étrangers, rivalisent d'éloquence. Le rameau du mirobolamir incline la tête pour nous saluer; l'odeur que l'on respire sur les joues de la pomme embaumée ranime la cendre des morts. »

Ainsi chantent les arabes avec cette merveilleuse richesse d'imagination qui leur fait voir des prairies en plein Sahara et des pluies bienfaites sous des cieux impitoyablement fermés. Lorsque vous descendez du Trocadéro, allant vers le pont de l'Alma, la brise vous apporte l'écho de leurs voix nasillardes, le bourdonnement de leurs tambours, le crépitement de leurs guitares; tout cela forme, à la faveur du lointain, une étrange musique, faite de sonorités monotones, sur lesquelles tranchent par moment des gloses bizarres, qui grimpent jusqu'aux sommets les plus inhumains de l'échelle vocale; laissez-vous séduire par cet inconnu, et n'hésitez pas à graver les marches du café marocain.

En haut, règne une longue galerie fermée aux ardeurs du soleil par des tentures flottantes. A travers les pans agités de cet abri mouvant, l'œil saisit de temps à autre un recoin du riant paysage que forment plus loin la Seine et les cotéaux de Meudon. Avec un peu de bonne volonté les noms changent; ce sont les rives du Tensif, et la charmante campagne, toute verdoyante de palmiers, qui s'étend aux portes de Maroc, la

vieille capitale almeravide. Au centre de la galerie, sur une estrade garnie de coussins empilés, sont accroupis nonchalamment les musiciens, échangeant quelques mots, jouant avec leurs babouches et parfaitement indifférents à la curiosité qu'ils excitent. La place d'honneur est occupée par un colosse bouffi. Sur les côtés de la longue terrasse règnent des sièges, et devant les sièges une multitude de petites tables à cinq ou six pieds. Des garçons africains, de belles têtes bronzées, aux dents blanches et souriantes, aux yeux très-noirs, circulent avec empressement, offrant aux consommateurs le café oriental, épais comme de la moutarde, mais d'un parfum sans pareil. On pouvait faire quelque chose de charmant, mais ça n'y est pas. Et cependant, quel succès aurait obtenu l'industriel intelligent qui aurait su transporter dans un coin de notre féérique Exposition un pittoresque intérieur oriental! Il faut convenir que le bardo du bey de Tunis, qu'on put admirer en 1867, avait une autre allure.

Mais les musiciens du bardo ne valaient pas ceux que nous offre le café marocain, et parmi eux, je vous recommande un nègre qui chante d'une façon, je n'ose certes pas dire charmante, mais absolument intéressante. J'ai vu par deux fois Listz et Gevaert venir prendre place auprès des virtuoses barbares et suivre le concert avec le plus grand intérêt.

Comment, en effet, ne pas être frappé de la tournure de ces mélodies, auxquelles, par moments, les altérations modales, particulières aux tonalités orientales viennent communiquer une saveur, un ragoût piquant. Ce serait le lieu de dire comment le système musical des Arabes étant emprunté à la Grèce, nous retrouvons ici comme un écho lointain des chants hellènes, momifiés et conservés dans la stagnation proverbiale de l'antique Orient. Ce serait le cas de dire comment, grâce aux savants travaux de M. Gevaert, sur la musique antique, et aux curieuses études de Salvador Daniel sur l'art oriental, on peut constater une similitude absolue entre les modes grecs, ceux du plain-chant, et ceux des Arabes. Il y aurait, ce me semble, quelque attrait de curiosité à cette brusque suppression des temps et des siècles, qui, réveillant une civilisation morte, nous permettrait de reconnaître dans la chanson d'un nègre un refrain grec, peut-être égyptien, une strophe momifiée revenant à la vie sous le

coup de baguette magique de la science fécondée par cette fée sans pareille que l'on stigmatise de l'inutile injure de folle du logis. Sous la chaude incubation de l'imagination, fermez les yeux pour ne pas voir passer un garçon à veste courte, fez rouge et tablier blanc, et laissez germer dans votre cerveau la fleur des souvenirs : je ne vois pas pourquoi cette chanson gracieuse dans son rythme à 2/4 bien accentué ne serait pas une de ces naïves *parthénies* que chantaient les jeunes filles Lydiennes, ou un dithyrambe d'Arion de Methymne, lequel, au dire d'Hérodote, fut porté sur le dos d'un Dauphin jusqu'au promontoire de Laconie, nommé Ténare. Ce rythme simple, gracieux et facile n'est-il pas une chanson éolienne de la divine Sapho ou de l'aimable Anacréon, un murmure affaibli, qui a franchi les âges et nous vient de ces belles îles de la mer Egée et de la mer Ionienne, toutes verdoyantes d'épais ombrages, où l'on savourait le vin de Lesbos, au milieu des chansons et des lyres ? Comparez plutôt avec les strophes qui figurent en tête de ces lignes :

« Je vais chanter pour mon amie un agréable » chant.

» La cigale secoue de ses ailes un bruit harmonieux quand le souffle de l'été, volant sur » les moissons, les brûle...

» La lune s'est plongée dans la mer... et avec » elle les pléiades ; la nuit est à son milieu.

» L'heure passe et je suis seule... »

Ainsi s'exprime Sapho.

Voici ce que chante le Bédouin aux mœurs primitives et que la civilisation n'a pas entamé :

« Il est blond le visage de ta compagne, blond » comme la moisson soyeuse que les feux du » soleil ont dorée.

» Tu tressailliras d'aise en la voyant se promener autour de sa tente, orgueilleuse et fière » comme une chenille sur la feuille verte du » palmier. »

Et sur cette même terre, où campent et chantent ainsi les hommes bronzés, ne flotte-il pas dans l'air comme un souvenir légué par la Grèce antique des colossales civilisations qui s'épanouissaient, vingt siècles avant notre ère, au pied de la chaîne Lybique ?... Ici vécut et respira Thèbes aux cent portes ; ici cent prêtres, précédés de mille filles jouant du sistre sacré, portaient, à travers les allées en granit rose de la

galerie des Colosses, sur un brancard d'or éblouissant de pierreries, les figures d'Isis, d'Osiris et d'Horus. Les vierges sacrées chantent dans le mode *Irac* des arabes dont les Grecs firent le *Dorique*, et saint Grégoire, le premier ton authentique. Dans l'immobile Orient, la trame n'est pas rompue, et l'art fabuleux donne la main à la chanson du chamelier qui passe au pied des ruines du palais d'Aménophis-Memnon ; mais que dis-je ! la statue de Memnon elle-même ne chantait-elle pas en mode *Sikhâ*, son hymne au soleil levant ?.....

Voilà, ajoute M. P. Lacome, tout ce que vous entendrez dans les chansons du nègre marocain.

L'orgue monumental du Trocadéro a été récemment inauguré. L'entrée de la salle des fêtes étant gratuite pour les concerts d'orgue, le public s'est porté en foule à cette solennité toute nouvelle en France. Quelles innombrables ressources offre le splendide instrument de Cavaillé-Coll ! Voilà une mine à exploiter pour les compositeurs. Et quels réels progrès ces auditions ne réaliseront-elles point dans les masses, qui ne connaissent rien des chefs-d'œuvre de l'orgue ! C'est M. Guilmant qui, le premier, a eu l'honneur de faire entendre le nouvel instrument au public. Il a su en faire valoir les qualités hors ligne, et a exécuté avec une grande supériorité divers chefs-d'œuvre de maîtres, au nombre desquels ont surtout été remarqués un *Concerto* de Haendel et l'admirable *Toccata* en ré mineur de S. Bach. C'est avec un légitime orgueil que nous constatons que le génie de notre premier facteur national a créé une merveille de plus.

Comme compositions remarquables, citons en terminant un très-bon ouvrage de A. Marmontel, *les Pianistes Célèbres*, — pour le piano, *Giovanna*, grande valse, par J. Wackenthaler ; — *Le Sentier*, feuillet d'album, de L. Delahaye ; — un joli quadrille sur l'opéra de *Psyché*, par Arban, — et une polka de P. Fahrbach, intitulée *Cadeau de Noce*.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Bonjour, chère Jeannette, bonjour, charmante amie si loin de mes yeux, mais si présente à mon cœur ! Ce cœur te cherche, te poursuit cent fois le jour et, doué de la seconde vue de l'amitié, je ne doute pas qu'il ne devine la plupart de tes actes et n'y assiste... En ce moment, il te voit prosternée devant le crucifix, qui étend ses bras suppliciés au fond de ton oratoire... Je n'interromprai point ta prière matinale et j'en attendrai patiemment la fin pour commencer notre causerie.

Mais je t'entends murmurer les dernières oraisons; tu te relèves, toute recueillie encore; tu déroules tes longs cheveux souples et soyeux comme un manteau de reine, et tu commences ta toilette. Tu n'y attaches pas une telle importance que tu n'en puisses être distraite sans inconvénients, n'est-il pas vrai ? Aussi vais-je me jeter, sans scrupule, à travers cette occupation : tandis que tu arrondis tes lourdes nattes, caissons, le veux-tu ?

Nous ne causerons d'ailleurs pas trop longtemps, car les minutes me sont comptées : l'excellente madame R..., qui est encore à la campagne, doit nous envoyer prendre ce matin par son omnibus de famille, et l'heure où il s'arrêtera devant ma porte va sonner.

Mes enfants, y compris mon mari, qui est un grand enfant à ses heures, sont déjà prêts. Pour dissimuler l'impatience qu'il a de partir, mon cher gros Pierre ratisse les allées du jardin au point de les écorcher ; Jacques, prétendant que toutes nos pendules retardent aujourd'hui, pousse en avant les aiguilles de sa montre ; et Louissette met le temps à profit pour perfectionner l'emballage de « ses filles ». Baliveau, lui-même, comprenant qu'il se passe chez nous quelque chose d'inusité, s'agit à sa manière et se met officieusement au service de chacun. Le voici qui m'apporte mon courrier, suivant son habitude. Donne, bon chien ; que me remets-tu là ? Comment ! une seule lettre ! rien qu'une lettre ! Mes correspondants auront deviné que c'est jour de vacances pour moi et que je manquerais de temps pour parcourir des volumes. Toutefois, il me reste dix minutes à donner à cette missive.

Elle est timbrée d'Alger... Je n'y connais personne... qui peut m'écrire de si loin ? Ah ! mon

Dieu ! quelque célibataire en détresse, sans doute !... Non... l'adresse est évidemment de provenance féminine, et le parfum qui se dégage de l'enveloppe n'a rien de masculin. Rassurons-nous et lisons... C'est une lettre collective, signée de deux fois deux initiales.

« Maman ! s'écrit Louise qui fait irruption dans ma chambre comme un tourbillon, Jacques a mis sa montre à sept heures juste ; par conséquent la voiture va venir ; êtes-vous prête ?

— Laisse-moi, mignonne ; je lis une lettre d'annonces et peut-être me faudra-t-il y répondre tout de suite.

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! Je vais dire à Jacques de remettre sa montre à sept heures moins un quart, alors. »

Eh bien, oui, chères inconnues, je vous répondrai tout de suite pour vous prouver qu'il n'y a de votre part nulle indiscrétion, comme vous le craigniez, à mettre à profit ma bonne volonté ; comment résister, d'ailleurs, au désir de deux amies aussi fortement éprises de leur Journal ? Tranquillisez-vous : je ne trouverai pas non plus vos questions trop naïves et trop simples. La sottise seulement rougit de s'éclaircir. Je vais donc y répondre avec ordre, en les classant ainsi que vous l'avez fait vous-mêmes :

1^o Approuvez-vous qu'une jeune fille majeure sorte seule, quand elle est connue dans sa ville natale comme le loup blanc ?

Chères inconnues, voilà un loup qui me gâte cette phrase ; ah ! grand Dieu, qu'y a-t-il de commun entre vous et cette bête-là ? Supprimons l'animal et ne pensons qu'à vous :

La majorité a des phases différentes d'épanouissement : si elle n'est qu'entr'ouverte comme un bouton qui devient fleur, c'est à peine la majorité ; si, au contraire, elle s'effeuille et monte en graine, alors on peut compter avec elle et en recevoir certains privilèges, celui de sortir seule, par exemple. Néanmoins, l'heure où une jeune fille peut ainsi marcher dans son indépendance, n'est pas marquée au cadran des convenances ; pour la fixer, il faut consulter les usages de la ville où l'on se trouve, les conditions de tenue, d'extérieur, de caractère que l'on réunit, la position sociale qu'on occupe, les distances à franchir, le but de la sortie, etc. Ainsi, personne ne



PARIS: DEBILLY & FILS, RUE DU FORT-MARTIN, 15.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Orrouet, 2.

Modes de la Maison Coutot, 43, Avenue de l'Opéra.

Robes et Parapentrie de la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.

4175

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le barège blanc et l'étamine de religieuse font les toilettes des réunions du soir, que ce soit aux eaux, aux bains de mer ou dans les sauteries de campagne; ces tissus n'imposant pas, comme la mousseline, les embarras du blanchissage et du repassage. On les orne beaucoup de dentelles et d'une profusion de fleurs naturelles.

Pas de diamants en cette saison. Les bijoux russes de l'Exposition sont très en vogue. Les bouquets de corsages sont généralement retenus par un lézard ou autre fantaisie en pierreries.

Grand luxe dans les petits souliers et dans les bas; aux premiers, boucles ou boutons de strass. Les nœuds sont très-diminués de volume; les bas sont en dentelle, Valenciennes, Malines, etc., en soie ou en fil d'Écosse brodés, ou à jours d'une très-grande finesse.

Avec les costumes de jour, et surtout avec ceux qui sont courts, on porte beaucoup de bas de couleur: en soie, en filloselle, fil d'Écosse et même coton. — Les mitaines de dentelle sont un joli complément de toilette d'été; mais jusqu'à présent elles sont peu adoptées. Les gants de Saxe et de Suède sont les seuls portés en cette saison; pour le soir, il les faut blancs.

J'en ai vu en Saxe blanc, dont le long poignet, à huit ou dix boutons, était traversé trois fois d'un entre-deux de Valenciennes posé à jours; c'est une fantaisie que je goûte peu; cela augmente le prix du gant, déjà assez cher par lui-même.

La batiste unie de tons rose, bleu, thé, soufre, etc., garnie de galons brodés d'or, commence à devenir commune. C'était prévu. Comme toutes les jolies nouveautés, cela se copie en qualité médiocre et se répand tellement qu'on en est vite fatigué.

Les fleurs naturelles ne se portent pas que le soir; à la ville, avec des costumes ordinaires, on voit de petits bouquets posés de côté, si le cor-

sage est un peu ouvert, et à la fermeture du col, s'il est tout à fait montant. On en met aussi sur les chapeaux, ce qui permet d'en varier l'espèce et la couleur. C'est un joli accompagnement aux longues plumes tournant autour des formes rondes et retroussées. Quand on est à la campagne, cette gracieuse fantaisie ne coûte rien; mais à la ville ou aux eaux, c'est une mode quelquefois fort chère.

Infiniment moins de hauteur, et surtout de volume dans les coiffures. Après avoir exagéré les dimensions des têtes, on marche à l'excès contraire; la mode est aux coiffures à la Psyché, à la grecque; les cheveux dans un filet pour la matinée. Toujours des ondulations ou des petites frisures plates sur le front qu'il faut cependant prendre garde de trop couvrir. Pour remédier aux désastres que le vent cause dans ces avancements de cheveux, les voiles étant peu agréables par la chaleur, on fait de petites résilles en cheveux, à peu près imperceptibles, qui se posent sur les ondulations et les maintiennent bien à leur place. On en trouve chez la plupart des coiffeurs. L'inventeur est M. Auguste, 7, rue de la Paix. Il donne à ces petits filets le nom d'*arachnéens*.

Il faut déjà penser aux costumes de demi-saison; voici un modèle en petit drap gris argent. Jupon garni d'un assez haut volant plissé, en étoffe pareille, sur lequel est cousu à plat (avant de former les plis) un ruban de satin gris acier, de la hauteur de 3 doigts. Jupe forme *Laveuse*, ruban de satin sur le revers. Petite casaque régence en drap, ouvrant sur un long gilet de satin gris acier. Le bord de cette veste est garni d'un ruban, ainsi que les manches.

Une nouvelle étoffe de fantaisie, la *soie corsaire*, tissu souple et bourru, se trouve surtout en nuances foncées, scabieuse, marron, bleu de roi, prune, etc. Les ornements et de longs gilets se font en velours frappé, ou en pékin satiné.

La faille noire constitue toujours le meilleur

SEPTEMBRE 1878

fond de toilette, surtout quand le jupon peut se séparer, afin de pouvoir se mettre avec n'importe quel costume. Cette facilité, fort rare, dans les modèles du jour, se rencontre dans celui que je vais décrire. Le jupon est long et à traîne étroite et bien resserrée en arrière par deux coulisses. Il y a 6 tout petits volants plissés, hauts de 2 centimètres au plus et posés 3 par 3 ; c'est-à-dire que le 3^e et le 6^e ont seuls une petite tête, et qu'il y a un tout petit espace entre le 3^e et le 4^e. La jupe de dessus est faite *forme princesse*. Le devant a un plastron composé entièrement d'une suite de tout petits volants plissés, posés touche à touche et retombant un peu les uns sur les autres. Ils suivent la forme du plastron qui s'évase vers le haut et le bas, en diminuant à la taille. Les devants partent de chaque côté du plastron, en formant des plis en travers, tout le long ; ils rejoignent les lés de derrière qui, après avoir marqué deux gros plis doubles à la taille, tombent droit jusque sur la queue du jupon où ils sont fixés par des agrafes ; 6 petits volants au bas des manches. Mantelet de cachemire noir, garni de petits volants de taffetas, ou de faille, semblables à ceux du costume.

On commence à parler de supprimer le *plat* de nos toilettes actuelles, et quelques tentatives sont faites pour y faire succéder le bouffant des papiers d'autrefois. Mais ceci n'est encore qu'à l'état d'essai. Seulement cette tendance indique qu'il est bon de ne pas exagérer l'exiguïté des toilettes. Il est certain qu'une petite réforme de ce côté ne serait pas regrettable ; mais la mode qui procède par contrastes ne s'en contenterait probablement pas. Attendons ses arrêts.

Les grands cols ne sont pas seulement portés par les enfants. En lingerie, il y a différents modèles très-jolis sur les toilettes d'été. Ainsi, on en voit en batiste, avec deux rangs de petits plissés de couleur assortis à la nuance du costume ; ces plissés sont souvent garnis d'une petite Valenciennes. D'autres ont des ourlets à jours et des plissés de dentelle. Hautes manchettes pareilles. Ceux plus simples, mais d'un cachet distingué, sont en batiste ou toile fine ourlée, garnis d'un plissé de jaconas tout uni.

On voit toujours de grands cols et de très-hautes manchettes de guipure se posant sur une manche de robe plus ou moins ornée déjà. Il est facile de composer soi-même une parure de ce genre, à laquelle on donnera la forme préférée, en achetant plusieurs de ces cols de guipure, mis en ce moment en vente dans tous les magasins de nouveautés à des prix inouïs de bon marché, sous la rubrique *cols d'enfant*. Il s'agit de réunir trois ou quatre de ces cols, en coupant de ci, de là, et de rejoindre les morceaux par des brides et des points de feston. On arrive à faire un col fichu de très-jolie apparence. Un col compose chaque manchette, en abattant les deux petits morceaux du devant. Une autre

manière de se procurer des cols et manchettes à bon compte, est d'acheter de la broderie anglaise, en étoffe, au mètre, fait à la mécanique, bien entendu, et d'y découper les formes voulues. On en festonne ensuite tous les contours, et on les fait suivre d'une toute petite guipure ou d'un petit picot.

On obtient ainsi de très-jolies parures, bien suffisantes pour des enfants, ou pour de jeunes filles voulant suivre la fantaisie du jour.

VISITES DANS LES MAGASINS

En ce moment, mesdemoiselles, les magasins de nouveautés vendent au rabais leurs étoffes et leurs fantaisies d'été ; ce sont des occasions dont il faut profiter. Vous allez juger par les quelques prix que je vais vous signaler du très-bon marché de certains articles. Quelle foule dans ces vastes magasins de la Paix, situés rue du Quatre-Septembre ! On dirait que tout y est donné pour rien ; c'est la liquidation des articles d'été qui commence. Voici des neigeuses brochées à 65 cent. le mètre, des galons mohair à 15 cent. le mètre et des franges en soie à 55 cent. ; des mouchoirs en batiste ourlés avec une jolie lettre brodée au plumetis à 83 cent. ; d'autres en toile avec vignettes tissées en couleur, lettre assortie à 45 cent. ; du tartan écossais pour robe de chambre et costume court en un mètre vingt-cinq centimètre de largeur à 5 fr. 90 cent. le mètre ; des cachemires légers, dans les couleurs fines, à 2 fr. 50 cent. ; des fichus parisiens, en cachemire noir, frangés, longueur un mètre vingt cent. coûtent 2 fr. 95 cent. ; La Paix joli châle en toutes nuances avec frange-sablier à tête grillagée, coûte 9 fr. 75 cent. ; puis voici des paletots de demi-saison, genre jaquette, en drap gris russe, feutre, biche, beige, qui sont garnis de boutons grelot dorés à 29 fr. ; la façon est jolie, soignée dans tous les détails.

Les mêmes occasions se présentent dans les petites fantaisies de soie grisaille, rayure et damier fond de couleur et fond noir, qui coûtent 2 fr. 40, 2 fr. 90, 3 fr. 90 et 4 fr. 90 cent. le mètre. Nous terminerons cette trop courte nomenclature, vu tout ce qu'il me resterait à vous énumérer, en vous signalant un poulx de soie noir, à 5 fr. 40 c. le mètre en soixante centimètres de largeur, qui m'a paru fort beau. — Des échantillons sont envoyés franco.

Des magasins de la Paix, rendons-nous avenue de l'Opéra, chez mademoiselle Caroline Coutot, qui nous donnera quelques renseignements sur les formes de chapeaux et leurs garnitures ; ces renseignements pris dans une maison dont le goût fait autorité dans la mode, nous permettront de transformer pour l'automne nos chapeaux de

paille noire ou bise. Que voyons-nous ? des formes rondes, dites colimaçon, parce que la seconde passe qui tourne d'un côté vient se perdre, derrière, de l'autre côté, dans la passe principale. On les nomme encore double passe ; elles se feront en feutre, en velours et se garniront de guirlande courant sur cette double passe.

Les garnitures qui, vu leur nouveauté et leur cachet de distinction, seront en vogue, sont des pompons en plumes d'autruche, piquetés bleu et vert paon pour la plume noire, noir et marron pour la plume naturelle ; ils rappellent un peu le pompon Maltais, mais avec plus de légèreté et plus de volume ; ils se poseront, indifféremment, à la toque ou au chapeau à brides, un peu de côté. Les fleurs en velours et satin grenat primeront les autres couleurs.

Une charmante coiffure pour les jeunes femmes et les jeunes filles est la toque Henri III, un peu large de fond et au bord étroit et plat ; elle se fera en velours et en feutre mousseline ; ce nouveau feutre, souple et maniable, comme l'étoffe, prendra sous les doigts de fée de madame Coutot toutes les formes que son bon goût imaginera pour embellir encore les jolis visages. Cette toque au fond mou se resserre près de la passe sous un biais de velours, et sur le côté coquettement relevé, rabattent quatre têtes de plume ombrée. Les pompons dont je viens de parler relèveront un chapeau de paille et vous permettront d'attendre les chapeaux d'hiver.

Passons maintenant à des renseignements utiles et très-pratiques que nos lectrices ont déjà su apprécier, si j'en juge par les compliments flatteurs qu'elles ont envoyés à M. Périnaud, à propos de costumes tout faits teints en noir. Nous leur dirons que M. Périnaud s'occupe toujours d'améliorer les procédés dont il est l'inventeur, et qui lui permettent de teindre les soies avec une telle perfection qu'elles valent une étoffe neuve ; je le dis en connaissance de cause et sans aucune exagération. Ces soies teintées sont souples comme une belle soie neuve, elles ne se cassent pas, sont d'un beau noir ou d'une teinte fine de couleur à la mode. M. Périnaud doit à son procédé d'assouplissage des soies les résultats vraiment remarquables qu'il obtient dans la teinture. Pour l'automne, les costumes défraîchis en cachemire des Indes ou lainage et soie devront se faire teindre tout faits ; ils serviront ainsi à attendre les costumes d'hiver. Nous rappellerons que le velours se teint aussi bien que la laine. Nos lectrices sont priées de s'adresser directement à M. Périnaud, 26, boulevard Poissonnière ; il se charge aussi de la teinture en réserve des châles de l'Inde.

Que nous en avons vu de beaux ! quelle finesse de tissu, quels dessins charmants, quel beau coloris ! Ces merveilles de l'Industrie faisaient partie de la corbeille de mariage de mademoiselle A. R. et nous vous en parlons, mesdemoi-

selles, parce que nous constatons depuis quelque temps déjà, que le cachemire de l'Inde redevient en faveur et qu'il est trouvé préférable même à une confection, fût-elle de très-beau velours ; je parle du cachemire carré, si facile à porter sur tous les costumes ; mis en écharpe, il se rapproche de la forme du dolman.

Quant au châle de l'Inde long, il n'est plus dans nos habitudes, cependant quelques élégantes le prennent encore pour sortie de théâtre et de soirée ; on le façonne en genre plissé et burnous, on le ouate, on y met des glands, et ainsi transformé, il a un grand air de distinction. Cette petite échappée dans le domaine de l'article modes doit être courte, n'y étant pas autorisée ; je reviens donc à mes visites dans les magasins que je vais clore par quelques renseignements sur l'Eau de Cologne, car la mode qui nous impose une forme de chapeau, vient de remettre en vogue cet excellent produit qui, aujourd'hui, est de toutes les parfumeries le plus employé.

On s'en sert pour la toilette, pour le bain, pour parfumer le mouchoir, et son odeur fraîche repose de tous ces parfums nouveaux parfois trop forts et souvent fatigants. C'est M. Guerlain, le parfumeur de la rue de la Paix, qui vient de remettre en faveur l'Eau de Cologne ; le choix sévère qu'il fait des fleurs, des fruits, des plantes qui entrent dans sa composition, les esprits de vin supérieurs qu'il emploie, les procédés nouveaux et perfectionnés pour sa fabrication font de l'eau de Cologne de M. Guerlain un produit parfait qui conserve indéfiniment la fraîcheur et la suavité de son odeur. En vieillissant, au lieu de s'altérer, de se colorer et de se troubler, comme les eaux de Cologne ordinaires, elle s'améliore et devient plus suave sans perdre de sa force.

Un autre excellent produit de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix, est le savon sapoceti qui doit ses propriétés adoucissantes au blanc de baleine qui en est la base. Cette substance a la propriété de conserver les parfums les plus délicats parce qu'elle les divise et se les assimile. Parmi les odeurs, citons : la rose blanche, la frangipane, l'héliotrope, la verveine, le parfum des Hespérides, l'oeillet, le magnolia.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4171

Toilettes des magasins de la Paix, rue du 4 Septembre, 23-27.

Modes de la maison Coutot, avenue de l'Opéra, 43.

Première toilette. — Robe princesse en grain de poudre carmélite et faille grenat, ornée d'écaillés en passementerie avec perles grenat ; trois petits volants tuyautés dans le bas ; quilles de passementerie rete-

nant le drapé devant et d'un côté; derrière, des pans à angles carrés, bordés de faille et d'appliques de passementerie, sont montés d'un côté à tête tuyautée et de l'autre sous un large revers orné de boutons et de boutonnières simulées en faille; dans le dos une rangée d'écaillés de passementerie part de l'encolure et descend au-dessous de la taille; elle est terminée, comme les quilles de la jupe, par des petits glands. Petit col rabattu. Manche à parement relevé avec revers en faille rabattant dessus. — Chapeau de dentelle lamée avec passe en velours grenat; guirlande de réséda diamanté et feuillage grenat; derrière la guirlande une plume ivoire; rubans grenat et ivoire.

Deuxième toilette. — Jupe plissée à la religieuse en armure bleu marine, avec écharpe drapée en faille, nouée derrière en quatre pans à bouts effilés. Corsage (1) long devant et derrière, fermé à la taille sur un gilet de faille; revers en faille faisant col derrière. Manche en faille. La basque du dos est ornée de chaque côté de petits revers de faille partant de la taille et s'élargissant jusqu'au bord. — Toque en faille noire traversée en long par un coulé de velours bleu; devant, nœud allongé en satin bleu; guirlande de petites plumes d'autruche à œil de paon et pompon de plumes pareilles.

Costume de petit garçon. — Robe en brillanté de soie beige, garnie de broderies blanches; dos en quatre morceaux avec petits revers de faille bordés de broderies, rabattant dans le bas. Plastron boutonné un peu de côté avec un seul revers en faille; les petits côtés drapés sont bordés devant et dans le bas d'une broderie; bande plissée dans le bas, montée à plat devant. L'encolure est ornée devant et derrière d'une broderie tombant sur le costume. (Voir la planche de patrons de ce mois).

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

FOND PLEIN. — Ce modèle, Mesdemoiselles, est appelé à répondre à de nombreuses demandes spéciales que beaucoup de nos lectrices supposent avoir été négligemment jetées au panier; elles pourront se convaincre aujourd'hui que si elles ont attendu, leur patience est récompensée, car elles trouveront dans ce dessin les éléments pour toutes les destinations possibles. Ce carré qui compose un raccord dans tous les sens, peut-être répété, en partie seulement, ou une ou plusieurs fois, selon la forme et la dimension de l'objet auquel il devra être adapté; ainsi vous pouvez l'utiliser pour chaise, fauteuil, canapé, causeuse, coussin, chauffeuse, fumeuse, carpeite, tapis de table, écran, pouff carré ou rond, etc., tous ces objets de telle forme que vous voudrez; le dessin peut être interrompu là où le patron l'exige. Pour le faire de même grandeur que le modèle, vous emploierez du canevas n° 22, mais il fera également bien en gros canevas. Le fond peut être changé; on le fera couleur cuir, bronze, feutre,

grenat, etc., selon la nuance de la tenture de la pièce, ou la teinte des boiseries avec lesquelles il devra s'harmoniser. Vous pourrez aussi modifier entièrement le coloris en le faisant en couleur sur couleur, ou acier nuancé sur teinte foncée, ou toutes les nuances en teintes anciennes. Nous donnerons prochainement une bande assortie, afin que vous puissiez exécuter des ameublements complets. Au petit point en soie d'Alger dédoublée on emploiera aussi ce fond pour pochette ou tout autre petit objet.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1^{er} côté

ALPHABET pour mouchoir, plumetis et cordonnet.

PETIT ALPHABET MINUSCULE ASSORTI pour composer les noms.

ALPHABET pour mouchoir ou linge de table, cordonnet épais.

2^e côté

VOILE DE FAUTEUIL. — Feston en gros coton sur toile, les jours des nervures des feuilles sont des barrettes en fil enroulé; les feuilles sont découpées, la grosse fleur qui les relie est à jours; la fleur du milieu est en feston sur tulle Bruxelles. En diminuant de trois dents de feston la feuille de l'angle, vous pourrez faire ce voile de fauteuil rond. Si vous voulez employer ce modèle pour bas d'aube ou rochet, il faudra le disposer en bande droite, en répétant la plus petite feuille, en supprimant la fleur; ou la grande feuille inclinée et alternée avec la marguerite à laquelle vous reliez la feuille suivante. Au-dessus de cette bande vous posez un fond en tulle sur lequel vous répétez l'étoile du milieu, que vous disposez en semé sur autant de rangs qu'il vous sera nécessaire, selon la hauteur que vous donnez à votre ornement. Le travail pourra aussi être fait en application de nanzouk ou de toile sur tulle. Ce modèle fait bien aussi pour rideau ou dessus de lit.

ABAT-JOUR

PREMIER TIERS DE L'ABAT-JOUR; vue de l'Exposition.

NEUVIÈME CAHIER

Bluet — Bonnet de baby, dentelle Renaissance — Garniture — Garniture — Applique — Gabrielle — Parure — L. V. enlacés — Dessous de vase — Parure, tracé du patron coupé — Bande pour ameublement — Dessin soutache — Bonnet fanchon au crochet — Chapeau en tulle lamé — Toilette de jeune fille — Polonaise à ceinture — Pantalon maillot tricoté pour enfant — Robe de dessous pour enfant — Fond toile Colbert, jours à fils tirés.

PATRON COUPÉ

PARURE COL RABATTU, p. 4 du cahier de septembre.

PLANCHE IX

1^{er} côté

ROBE DE DESSOUS de trois grandeurs, graduées pour enfant de trois à huit ans, p. 8, cahier de Septembre.

2^e côté

VÊTEMENT POUR PETIT GARÇON, gravure n° 4171

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 Septembre.

s'étonnera qu'une jeune fille, connue pour le sérieux de son caractère et la gravité de ses habitudes soit émanicipée en ce sens un peu prématurément. Nul ne trouvera mauvais qu'une autre jeune fille, dont la famille n'a qu'une servante, fasse seule quelques courses utiles pour ne pas priver son entourage des services de cette unique domestique. Il semblera naturel aussi qu'une fille majeure, si peu qu'elle le soit, franchisse une courte distance sans la surveillance d'une duègne, dans une rue où chacun la connaît. Et enfin, l'on ne pourra qu'approuver cette fille majeure si, n'osant jouir encore de son privilège, pour des courses frivoles ou indifférentes, elle se rend seule à l'église où nulle suivante ne pourrait l'escorter, plutôt que de renoncer à de pieuses pratiques où elle puise la vraie indépendance, la vraie « liberté des enfants de Dieu. »

2° Est-il convenable qu'une jeune fille accompagne ses professeurs et des messieurs jusqu'au seuil de la porte?

Ah! mon Dieu! comme vous les gâteriez, ces professeurs et ces messieurs-là avec de pareilles attentions! Soyez polies, soyez aimables, mesdemoiselles, mais n'oubliez pas que la dignité féminine vous défend de franchir certaines limites... le seuil d'un salon, par exemple, dans le cas ci-dessus, à moins qu'il ne s'agisse d'un vieillard ou de l'un de ces très-proches parents sérieux que l'on accompagne non point par politesse, mais pour prolonger le plaisir de leur présence.

« Maman, maman, n'entendez-vous pas un bruit de roues? C'est bien sûr le « minibus » de madame R... Signez vite votre lettre; c'est assez long pour une fois, mère chérie!

— Louissette, laisse-moi faire passer le devoir avant le plaisir. Les chevaux attendront, ma mignonne,... et toi aussi. »

3° Peut-elle lire les traductions anglaises ainsi que quelques ouvrages de madame de Girardin, de Lamartine, V. Hugo, O. Feuillet?

La question des lectures est si complexe, si délicate, si importante en même temps, mesdemoiselles, qu'il est impossible de la trancher de la même manière pour chacune de vous : tel livre, sans danger pour une nature calme et sensée, sera mortel pour une imagination rêveuse ou exaltée. En général, toutefois, l'on peut affirmer que les romans, même les romans relativement purs, ne conviennent pas aux jeunes filles : S'ils leur montrent la vie telle qu'elle est avec le réalisme à l'ordre du jour, ils les découragent avant la lutte, parce qu'ils ne leur disent point ce qui fortifie et console... ils n'ont pas mission pour évangéliser les âmes...

Si, au contraire, ils ravissent les jeunes lectrices dans un monde idéal où tous les horizons sont roses, le danger peut-être est plus redoutable encore : au sortir de ce monde factice, aux

prises avec la vie réelle, quels désenchantelements pour ces imaginations égarées! quels désespoirs pour ces cœurs déçus! et, par suite, quels périls devant les tentations du découragement!

On a cru néanmoins pouvoir laisser quelques romans aux mains des jeunes filles : presque tous ceux de Walter-Scott, entre autres; ceux de Cooper plus abordables encore pour elles; de nos jours, ceux de Dickens, de Frederica Bremer, quelques autres traductions anglaises et américaines encore, choisies toutefois avec discernement. Des livres spéciaux sont écrits pour elles par mesdames Bourdon, Bourotte, de la Rochère, Fleuriot, de Stolz, etc., et la phalange des femmes-auteurs dont la plume est restée pure met à leurs dispositions de précieuses ressources.

Quant à nos grands poètes, ces colosses de l'intelligence qu'il faut connaître et admirer, leur œuvre est multiple, malheureusement : à côté de telle page qui charmerait les anges eux-mêmes, telle autre page est pleine d'écueils... Lamartine, cet admirable chantre des harmonies religieuses, a écrit *Graziella*, *Raphaël*, *Jocelyn*, dont la lecture est interdite à toute fille élevée scrupuleusement. Victor Hugo a chanté pour les séraphins mais aussi pour les démons. Et enfin, à d'autres degrés de l'échelle littéraire, des auteurs que vous nommez, mesdemoiselles, ont signé des pages que vous ne devez point parcourir : si la plupart des lettres du vicomte de Launay (madame de Girardin) sont sans tache, quelques-unes de ses poésies et le *Chapeau d'un Horloger* n'ont certes pas leur place dans une bibliothèque de jeune fille. Et enfin, si plusieurs d'entre vous peuvent lire sans inconvénients le *Roman d'un jeune Homme pauvre*, il n'en est pas de même tout à fait de *Sybille*, et *M. de Camors*, du même auteur, doit leur être aussi formellement interdit qu'un poché mortel.

Il y a donc un choix minutieux à faire et les auteurs les plus honnêtes, eux-mêmes, n'ont pas toujours écrit pour vous. Faites-vous éclairer par des guides autorisés, par la mère qui vous enveloppe de ses ailes, par le confesseur qui sait mieux que tout autre quel aliment est à redouter pour le tempéramment de votre âme. Mais n'oubliez pas que, quel que soit l'âge d'une femme, elle doit garder son imagination pure de toute souillure, et ne jamais se dire devant un mauvais livre : « Je suis au-dessus de ses atteintes; à mon âge, on peut tout lire sans danger. » C'est comme si l'on disait qu'il est permis à la vieillesse de contempler le mal en souriant! Non, madame, il n'est point d'âge pour les images impures. Le cristal de l'âme féminin se ternit sous les vapeurs mauvaises à la fin de la vie comme à son début.

4° Trouveriez-vous mauvais qu'elle portât de petites dormeuses de diamants?

Ici, mes chères enfants, nous passons du grave au doux. Soit.

Si vous voulez jouer à la madame, affublez-

vous de cachemires, de dentelles, de diamants, et alors fermez la porte afin que l'on ne vous surprenne pas dans cet accoutrement. Mais si vous tenez à ce qu'on vous trouve charmantes, parez-vous seulement de vos vingt ans ; c'est un charme qui dure si peu !

« Mère, mère, cette fois c'est le minibus ! et Baliveau dit avec ses yeux que les chevaux prendront le mors avec les dents si vous les faites attendre. »

— Charge Baliveau de leur faire plutôt prendre patience. J'aurai fini dans un moment. »

5^e Qu'elle demandât à un jeune homme indisposé des nouvelles de sa santé ?

Si dans certaines conditions c'est trop aimable, dans d'autres c'est de rigueur. Les circonstances particulières où l'on se trouve décident de l'opportunité de la chose, et le fait personnel est le seul guide à consulter en cette matière.

« Maman, petit père n'a plus rien à râtisser ; il

dit à Jacques qu'il voudrait bien aussi que vous n'eussiez plus rien à écrire. »

— Ton père a dit cela, mon ange ?... Ah ! mon Dieu ! c'est vrai ; je m'oubliais dans cette lettre interminable. J'ai fini, ma mignonnnette ; cours embrasser vingt fois père pour le distraire pendant que je signe. »

Vous le voyez, chères correspondantes inconnuës, il me faut vous quitter. Je ne le ferai pas, cependant, sans vous avoir cordialement serré les mains en vous assurant de la sympathie avec laquelle a, pour vous écrit ces lignes, votre toute dévouée,
FL...

Ah ! permettez-moi un petit conseil en terminant : Défaites-vous absolument de ces abréviations : v^e au lieu de vous ; p^r au lieu de pour. Elles ôteraient toute élégance à votre ton qui est, d'ailleurs, excellent, et elles ne doivent s'employer que dans la correspondance commerciale.

...ORENCE.

MOSAÏQUE

Les Crèches.

M. Marbeau, fondateur des Crèches, pensait avec raison qu'il faut s'occuper de l'éducation dès les premiers mois de la vie : « La crèche, disait-il, est le premier degré de l'éducation. »

Un jour qu'il visitait l'ancienne crèche de la Glacière, la sœur Rosalie lui montra un enfant de dix-huit mois apporté le matin, et qui voulait mordre tous ceux qui l'approchaient.

« Est-ce que vous allez garder ici ce petit démon, ma sœur ? »

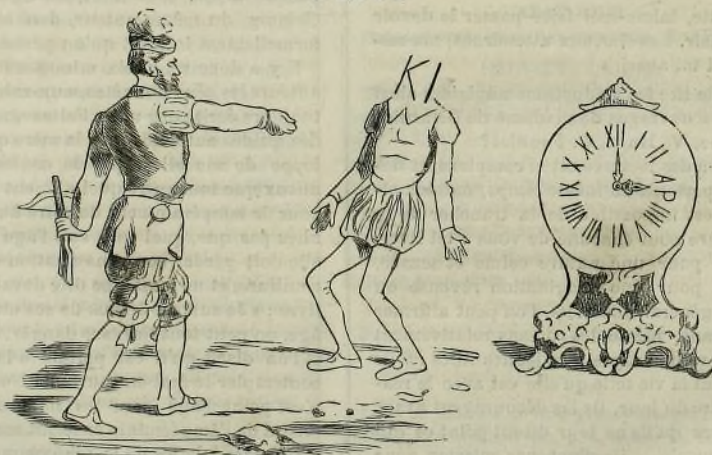
- Certainement, monsieur.
- Et que voulez-vous en faire ?
- Un petit ange, s'il plaît à Dieu.
- Combien vous faut-il de temps pour opérer ce miracle ?

— Comme il est méchant, et qu'à cet âge il est déjà difficile de dompter le caractère, revenez dans quinze jours. »

Quinze jours après, l'enfant envoyait des baisers à M. Marbeau.

Rien ne peut remplacer l'éducation des langes.

REBUS



Explication du Rébus de Septembre : Qui creuse des embûches tombe souvent.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY